Sommités et bourgeons de Sapin pour les Malades de poitrine

TRAITÉ
DE
LA PHTHISIE PULMONAIRE.

Par M. BUCHOZ, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Membre du Collège Royal des Médecins de Nancy, & de plusieurs Académies.



A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Ives.

M DCC LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

L'Empreſſement que le Public a eu de ſe procurer nos Lettres ſur la Pulmonie, & l'applaudiſſement qu'il a bien voulu donner à la nouvelle méthode que nous y avons indiquée, a été pour nous un motif pour mettre au jour ce petit Ouvrage. Nous donnons, dans ce Traité, la deſcription ſymptômatique de la Phthiſie ; nous en développons les cauſes tant prochaines qu'éloignées ; nous en rapportons les prognoſtiques, & nous terminons cet eſſai par la cure : nous rapportons pluſieurs Obſervations & Conſultations de M. Marquet, ſur une méthode qui lui étoit propre, & qui a toujours été ſuivie d'un ſuccès conſtant pour la guériſon de cette maladie : nous y avons joint pareille-

ment quelques-unes de nos Obſervations, & nous y détaillons tout au long la méthode dont il a été queſtion dans nos Lettres.



TRAITÉ



TRAITÉ DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

LA Phthiſie eſt une maladie chronique des poumons, accompagnée d'une fievre lente qui redouble le ſoir & après le repas, d'une ſueur nocturne, principalement à la poitrine, d'une légère difficulté de reſpirer, d'une toux qui augmente le ſoir & le matin vers la pointe du jour, & dans laquelle on rend des crachats, d'abord ſanguinolens, & enſuite purulens. Cette maladie eſt toujours ſuivie d'un amaigriſſement ou d'une conſomption totale de tout le corps. Définition de la maladie.

La cauſe premiere & immédiate de la Phthiſie, eſt un ulcere, ou amas de tubercules ulcerés dans les poumons. Tout ulcere eſt occaſionné Cauſes.

par la solution de continuité des vaisseaux; cette solution ne peut se faire, que tous les vaisseaux qui aboutissent à cette partie, surtout les artérioles, ne se trouvent forcés, contre l'ordinaire, à de nouvelles oscillations; mais ces oscillations entraînent nécessairement un mêlange de petits fragmens des vaisseaux coupés ou lacerés avec le sang qui croupit dans les conduits; du mêlange intime de ces deux substances, il s'en forme une troisieme, connue vulgairement sous le nom de *Pus*; elle est des plus pernicieuses à l'économie animale. Quand l'hemophthisie se change donc en Phthisie, le crachement, au-lieu d'être sanguinolent, devient purulent : non que le sang extravasé se putréfie dans la substance des poumons, comme on le croit ordinairement, mais plutôt parce que le sang croupissant & contenu dans la cavité des petits vaisseaux de ce viscere, s'y trouve atténué & divisé par le moyen d'un mouvement oscillatoire & contre nature, & s'unit intimément avec les corpuscules, ou petits fragmens, aussi divisés de parties lacerées; l'expérience nous démontre invinciblement cette vérité; & en effet, pour que le sang se change en pus, ne faut-il pas qu'il croupisse dans les cavités des vaisseaux, & qu'il se trouve comme assujetti aux battemens répétés de leurs oscillations, ensorte que les parties extérieures & lacérées ne fassent, pour ainsi dire, qu'un seul & même corps avec le sang? Tout ce qui sera donc capable

de troubler, dans la ſubſtance des poumons, la circulation du ſang, & d'y cauſer une ſolution de continuité dans ſes vaiſſeaux, & par là un ulcere, peut être regardé comme une cauſe éloignée de la phthiſie. Parmi les différentes cauſes éloignées qui conſtituent cette maladie, la premiere, ſans contredit, eſt le défaut de conformation de la poitrine. Ceux qui ont la poitrine réſſerrée & étroite, le cou long & les épaules élevées, ſont immanquablement ſujets à la Pulmonie, ſur-tout s'il ſe trouve chez eux une diſpoſition héréditaire, & une grande moleſſe dans la ſubſtance de leurs poumons. Dans ces ſortes de perſonnes les poumons ne peuvent, à cauſe de l'étranglement de la poitrine, ſe dilater ſuffiſamment pour pouvoir admettre toute la quantité de ſang qui y eſt apporté à chaque contraction du cœur; de-là, des embarras dans ce viſcere, des anfractuoſités, & par conſéquent, la rupture de ſes vaiſſeaux, & enfin l'exulcération. On a toujours obſervé que ceux qui avoient la poitrine reſſerrée, devenoient Hemophthiſiques, pour peu qu'ils ſe dérangent dans leur régime de vie.

La ſeconde cauſe éloignée de la Phthiſie, eſt la grande quantité de ſang, qu'on nomme *Pléthore*. Auſſi voyons-nous ſouvent des femmes attaquées de cette maladie à la ſuite des ſuppreſſions menſtruelles; des hommes, après la ceſſation des hémorrhoïdes; & des jeunes gens à qui on a arrêté trop vîte les hémor-

rhagies du nez. La raiſon en eſt toute évidente ; les évacuations ordinaires du ſang étant ſupprimées, il faut qu'il regorge dans les vaiſſeaux des poumons ; mais il ne peut y regorger qu'il ne les dilate extraordinairement, &, par conſéquent, qu'il n'y occaſionne une rupture. De-là, l'hémophthiſie, & bientôt après la phthiſie. Par la même raiſon, ceux-là ſeront auſſi ſujets à l'exulcération des poumons, qui arrêteront par des remedes aſtringens les ſueurs qui leur ſont ordinaires, qui ſe feront rentrer, ſans aucune précaution, par des topiques dangereux, les maladies extérieures de la peau, ou qui chercheront à conſolider imprudemment des ulceres invétérés. Rien n'eſt auſſi ſi commun, que de voir devenir phthiſiques ceux qui reſpirent des miaſmes corroſifs dans les mines, les laboratoires de Chymie, & autres lieux où on diſtille des eſprits âcres & où on remue des poudres corroſives ; ces ſortes d'exhalaiſons ſont ſi dangereuſes, qu'elles déchirent la ſubſtance tendre des poumons, & y occaſionnent des ulceres ; on ne doit pour lors employer trop de précautions pour garantir les bronches pulmonaires de ces exhalaiſons cauſtiques.

Différence & diviſion de la maladie.

La Phthiſie eſt ou originaire & idiopathique, lorſqu'elle eſt héréditaire ou qu'elle provient de quelques vices des poumons ou de la poitrine ; ou ſecondaire & ſymptomatique, lorſqu'elle doit ſon origine à quelques mala-

dies antérieures, à des bleſſures, à une chute, ou à quelques autres cauſes accidentelles.

La Phthiſie eſt encore ou commençante & dans ſon premier degré, lorſqu'elle eſt pour ainſi dire, dans le berceau, & qu'elle n'eſt accompagnée que de légers ſymptômes; ou elle eſt dans ſon ſecond degré, ce qu'on nomme *Phthiſie confirmée*, lorſque les ſignes de l'exulcération des poumons ſont manifeſtes & évidens; ou enfin elle eſt invétérée & dans ſon troiſieme degré, ce qu'on reconnoît par la violence des ſymptômes & par la longueur de la maladie, qui a rendu le malade dans un état à en faire déſéſpérer.

Cette maladie enlève auſſi, tantôt en peu de tems le malade, comme il arrive aux jeunes gens, tantôt elle ne devient dangereuſe, qu'après un grand laps de temps, ainſi qu'on le remarque ſouvent dans les vieillards. On peut dire encore de la Phthiſie, qu'elle eſt ou endémique, c'eſt-à-dire propre aux habitans d'un pays; elle eſt très-commune en Portugal & en Angleterre, ou contagieuſe dans les ſujets diſpoſés, elle ſe communique à un mari, à une épouſe, aux perſonnes qui viſitent le malade, ou qui ſont à ſon ſervice.

On diſtingue la Phthiſie de la Vomique, en ce que la Vomique eſt un abſcès caché dans la ſubſtance des poumons, tandis que la Phthiſie eſt un ulcere ſordide, qui ronge inſenſiblement & dévore ce viſcere; auſſi crache-t-on le pus dans la Phthiſie, au-lieu que dans la

Vomique, il reſte dans la cavité du poumon; & y eſt renfermé dans une eſpece de veſſie.

Prognoſtique. La Phthiſie commençante eſt ſuſceptible de gueriſon. Une diette convenable, un uſage prudent des médicamens bien appropriés, font très-bien dans ce cas : La Phthiſie confirmée ne peut preſque pas ſe guerir, & l'invétérée eſt mortelle. Auſſi Hypocrate dit : « que du » crachement de ſang, s'enſuit le crachement » de pus; du crachement de pus, l'hétiſie; & » de l'hétiſie, la mort ».

Lorſque le pus des Phthiſiques ſent mauvais, & qu'il ſe ſupprime totalement, ou enfin, lorſque le flux ſurvient aux malades, on peut dire que la mort n'eſt pas loin, ainſi que le démontre l'expérience; la douleur & l'exulcération de la bouche & du goſier, l'enflure des jambes, la chute des cheveux, annoncent auſſi une fin prochaine.

Quoique toute Phthiſie ſoit mortelle par elle-même, ſi on en excepte la Phthiſie commençante; l'accidentelle cependant, pourvu qu'elle ne ſoit pas ancienne, peut plus facilement ſe guerir que l'héréditaire, ou que celle qui provient d'un défaut de conformation dans la poitrine : car les vices corporels qui nous ſont tranſmis par nos parens, ou qui nous viennent du défaut de conformation, ne peuvent ſe guerir par les remedes.

Cure. Quant à la cure de cette maladie, elle eſt preſque impoſſible, quand elle eſt fortement enracinée. Comme on peut cepen-

dant guérir la Phthiſie commençante, & qu'on peut même encore plus facilement l'éviter, nous allons rapporter ici la cure prophileƈtique de cette maladie, & de-là nous paſſerons à ſa cure palliative.

Quand quelqu'un paroît attaqué d'une Phthiſie commençante, ou qu'il en eſt menacé par une diſpoſition héréditaire, ou par quelque accident, l'indication pour le Médecin eſt d'empêcher une trop grande affluence d'humeurs dans les poumons déja foibles & affeƈtés. Pour ſatisfaire à cette indication, il preſcrira des remedes révulſifs, & capables d'intercepter le cours trop abondant des humeurs vers la poitrine; les ſaignées du pied, les frontaux, les ſetons, les ſcarifications, les lave-pieds, les demi-bains, feront très-bien dans ces cas; ils détourneront les humeurs de la poitrine, les détermineront vers les parties inférieures, & en diminueront la quantité. On emploiera auſſi très-ſagement, les remédes tempérans & propres à calmer l'efferveſcence des humeurs, tels que ſont les raffraîchiſſans & les humeƈtans. C'eſt pour cette raiſon que le laitage & les alimens farineux, conviennent pour cette maladie: ils ſont même de grands préſervatifs contre la Pulmonie. Nous placerons encore dans la même claſſe tous les remédes capables de tempérer le ſang, de rendre la lymphe balſamique, & de corriger l'acrimonie des hu-

Cure prophyleƈtique.

meurs, tels que ſont les abſorbans, les incraſſans & les bains; quoique cependant ces remédes ſoient d'un grand ſecours dans la Phthiſie commençante & menaçante, rien ne l'emporte cependant ſur une diete convenable, ſur l'équiration, & principalement ſur le changement d'air; & lorſqu'on néglige ces moyens, ſouvent emploie-t-on des remédes envain. On a obſervé que l'air épais convenoit mieux aux Phthiſiques que l'air vif, & qu'ils ſe portoient infiniment mieux dans des endroits marécageux, ſur les bords des rivieres, & dans les grandes villes, d'où il s'éleve continuellement une quantité de vapeurs, que ſur des hauteurs; auſſi conſeille-t-on ſouvent aux malades attaqués de la conſomption, de voyager ſur mer; le mouvement du vaiſſeau, joint aux vapeurs qui s'élévent de la mer, peut ſouvent réuſſir dans cette maladie. Il doit paroître inceſſamment un Ouvrage, traduit de l'Anglois, qui en raconte les bons effets; mais ce reméde, tout bon qu'il eſt, n'eſt pas à la portée d'un chacun, ſur-tout dans les Provinces éloignées de la mer.

Cure palliative.

Quand la Phthiſie eſt toute formée, & qu'elle eſt dans ſon ſecond degré, l'indication qu'il y a à remplir, eſt de déterger & de conſolider l'ulcere; mais comme on n'a preſque aucun moyen pour y parvenir, ainſi que je le ferai voir plus bas, il ſuffit pour lors à un Médecin d'établir une cure pallia-

tive; c'eſt-à-dire, de diminuer les ſymptômes, ou du moins de les rendre plus ſupportables, en provoquant les crachats, en mitigeant la toux, en combattant la fievre, & en reſtaurant les chairs conſommées. Le lait, avec toutes ſes différentes préparations, eſt pour lors très-bien indiqué : il devient non-ſeulement un reméde incraſſant & abſterſif, mais auſſi un aliment doux, tempérant & reſtaurant, ſur-tout ſi on rend ſon uſage plus efficace par quelques abſorbans & quelques légers fébrifuges, comme le bois de quaſſie; quant aux nouveaux ſymptômes qui paroiſſent ſur la fin de la Phthiſie, tels que la diarrhée, la dyſenterie, l'ulcération de la gorge, l'enflure des jambes, la ſuppreſſion des crachats, &c. Quoique dans ces extrémités on ne doive pas beaucoup attendre de l'art, cependant un Médecin tâchera de ſécourir le malade, ſi ce n'eſt pas par des médicamens, du moins par des conſeils prudens; il ſera de ſon mieux pour adoucir la violence de ces ſymptômes, en employant même les remédes qui conviennent à chaque maladie particuliere.

Quelqu'un demandera peut-être ici pourquoi l'ulcere des poumons ne peut ſe guérir, tandis qu'on guérit tous les ulceres du corps? La raiſon en eſt toute viſible : l'air entre continuellement dans les poumons, & il n'y peut entrer ſans empêcher l'ulcere de ſe conſolider. Le moins verſé dans la Chirur-

gie, n'ignore pas que l'impreſſion de l'air eſt pernicieuſe à tout ulcere, plaie & bleſſure, & qu'on ne peut parvenir à les conſolider, qu'en leur ôtant toute communication avec l'air extérieur. Il faut encore, pour conſolider une plaie ou un ulcere, que la partie affectée ſoit en repos, ou du moins qu'elle n'aie qu'un mouvement fort léger. Par quel moyen pourroit-on donc conſolider les ulceres des poumons, puiſque les poumons ſont continuellement & néceſſairement en mouvement ?

Remedes uſités dans la Phthiſie.

Quand on voudra purger un Phthiſique, on preſcrira une demi-poignée de raiſins de Corinthe, auxquels on aura ôté les pepins, une demi-once de tamarin gras, un demi-gros de rhubarbe concaſſé ; on fera cuire le tout dans ſix onces de bouillon de poulet, pendant une demi-heure : on ajoutera à trois onces de cette colature, deux onces de manne, pour une potion purgative à prendre le matin.

Un bon bouillon à prendre tous les jours dans la Phthiſie commençante, eſt celui-ci :

Prenez un mou de veau, coupez-en par morceaux une livre, cuiſez-le, & l'écumez pendant deux heures dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine ; ajoutez enſuite une once de racine de pas d'âne, quinze paires de jujubes, dix paires de ſebeſtes, cuiſez le tout pendant une heure, ſur la fin de la coction ajoutez des feuilles de pas d'âne, de pulmo-

naire, de chacune une demi-poignée; des fleurs de pied-de-chat, une pincée; paſſez enſuite & exprimez, pour un bouillon à prendre dans la Phthiſie commençante: ou prenez un poulet, dont vous remplirez le ventre d'orge mondé & de riz, des quatre ſemences froides, & des amandes douces, de chacune parties égales; cuiſez le tout pendant deux heures dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine; ſur la fin de la coction, ajoutez des feuilles de bourrache, de pas d'âne, de pulmonaire, de chacune une poignée; paſſez & exprimez pour un bouillon.

On peut auſſi ordonner dans la Phthiſie commençante, le reméde ſuivant.

Prenez conſerve de grande conſoude & de roſes, de chacune une demi-once; du corail rouge préparé, & des yeux d'écreviſſe, de chacun un gros & demi; de l'anti-héthique de poterius, un gros; du ſyrop de pas d'âne, ſuffiſante quantité; faites une opiate, dont la doſe ſera d'un gros matin & ſoir.

La boiſſon ordinaire ſera de la tiſanne faite avec deux onces de racine de grande conſoude, dix paires de jujubes, qu'on fera cuire dans quatre livres de décoction d'orge, qu'on réduira aux trois quarts; on ajoutera ſur la fin deux gros de regliſſe raclée & concaſſée.

Le meilleur reméde, dans la Phthiſie, eſt le lait d'âneſſe. On conſeillera auſſi pour tout aliment la diete blanche; & ſi la toux ſur-

vient au malade pendant la nuit, & à l'heure du sommeil, on lui donnera des narcotiques sous la forme d'émulsion.

Maniere de traiter la Phthisie, suivant M. Marquet.

Quoique j'aie dit plus haut, avec la plupart des Médecins, qu'on ne pouvoit guérir que la Phthisie commençante, cependant le Dr. Marquet, Médecin Botaniste de feu Léopold I. Duc de Lorraine, assure en avoir guéri plusieurs qui se trouvoient être dans le second degré, & dont la plupart étoient abandonnés même des Médecins. Il leur prescrivoit l'opiate suivante : Prenez baume de leucatel une once, blanc de baleine une demi-once, mâchoire de brochet, anti-héthique de Poterius, antimoine diaphorétique, poudre de diatraganth froid, sang de bouquetin, yeux d'écrevisse, corail en poudre, de chacun un gros : melez, faites un opiate avec une suffisante quantité de syrop de diacode, dont le malade prendra tous les jours un gros, matin & soir, & par dessus une infusion théiforme de scabieuse.

Cet Opiate joint à un régime convenable, a produit des effets merveilleux dans la Phthisie ; les observations que je vais rapporter & que j'ai trouvées détaillées dans les mémoires & papiers de défunt le sieur Marquet, ne laisseront aucun doute sur cet objet. Je me suis aussi servi avec succès du même reméde, & je joins deux de mes observations aux siennes, qui ne serviront qu'à mieux constater la bonté de cet opiate. J'observerai seulement ici, avant que de donner les cures que M. Marquet a opé-

rées par cet opiate, que la plupart n'ont été aussi heureuses qu'il le détaille, que parce que la Phthisie n'étoit pas encore parvenue à son dernier période, quoiqu'il le suppose cependant en plusieurs observations : car la Phthisie invétérée, & dans son dernier tems, ne peut pas se guérir. Il ne faut pas abuser en cela de la confiance du Public; le Lecteur indulgent aura la bonté, à ce que j'espere, de s'attacher plutôt à la pratique de ces observations qu'à la théorie, que je n'ai pas voulu changer, pour ne rien altérer dans les Ecrits de ce Médecin, & pour les mettre au jour tels qu'il me les a laissés.

PREMIERE OBSERVATION.

LE 10 Novembre 1731, la femme du sieur Marchand, Régent d'Ecole à Nancy, attaquée d'une Phthisie pulmonaire, me fit prier, dit M. Marquet, de me charger du rétablissement de sa santé. Elle toussoit beaucoup & crachoit des matieres purulentes, épaisses, & quelquefois teintes de sang; elle maigrissoit considérablement, & elle étoit tourmentée d'une fievre lente continue avec des redoublemens, trois ou quatre heures après le repas; tous ces symptômes ne laissoient aucun doute d'une Phthisie pulmonaire: mon indication se porta donc à prescrire les remédes suivans.

Observations de M. Marquet.

J'ordonnai pour boiſſon ordinaire, de la tiſanne faite avec des racines de petaſite, d'énula campana, de grande conſoude, de chacune une demi-once; des feuilles de bugle, de ſanicle, de pervenche, de ſcabieuſe, de pulmonaire, de chacune une demi-poignée; des fleurs de tuſſilage, une pincée; de la regliſſe, une demi-once; le tout bouillis dans cinq chopines d'eau de fontaine réduit à un pot. Je purgeai la malade de quinze jours à autre, & je lui preſcrivis l'uſage de l'opiate anti-phthiſique. (*Voyez la formule ci-deſſus.*)

La malade fut guérie radicalement par l'uſage de ce remède.

SECONDE OBSERVATION.

LE 18 Mars 1732, la femme du nommé Michel, Charpentier, demeurant rue S. Julien à Nancy, me pria, dit toujours M. Marquet, de la traiter d'une Phthiſie pulmonaire, dont elle étoit attaquée. Elle touſſoit ſouvent, & crachoit des matieres épaiſſes, purulentes, quelquefois mêlées de ſang; elle avoit une fievre lente, & ſe plaignoit d'une douleur & d'une eſpece de tiraillement entre les deux épaules; elle maigriſſoit de jour en jour, & ne pouvoit dormir que la tête fort élevée, ce qui caractériſoit le dépôt ſur la poitrine, le poumon ulceré, & la Phthiſie confirmée. (*Nous ne pouvons cependant regarder la maladie dont il eſt queſtion dans cette Obſervation, comme étant*

dans le cas d'une Phthisie confirmée, ainsi que l'insinue le Docteur Marquet.)

Pour détourner la matiere du dépôt, & pour diminuer la grande ardeur du sang & la fiévre lente, je fis faire à la malade une légere saignée du bras, ensuite pour préparer la malade à recevoir l'impression des remédes altérans, je la fis purger comme il suit.

Prenez pulpe de casse récemment mondé, & manne, de chacune une once; électuaire diacarthami un gros & demi, faites dissoudre le tout dans quatre onces d'eau de scabieuse, pour une potion à prendre le matin.

La malade ayant été efficacemment purgée, se mit à l'usage de l'opiate becchique ci-dessus, qu'elle continua pendant environ quinze jours, & ensuite du lait de vache, dont elle prit tous les matins un demi-septier, après l'avoir fait bouillir & y avoir dissout la grosseur d'une noix de sucre candy; elle continua son lait jusqu'à parfaite guérison, en se purgeant au commencement & à la fin avec la médecine prescrite plus haut.

TROISIEME OBSERVATION.

Pulmonie & Hydropisie.

Le 4 Janvier 1733, continue toujours notre Observateur, je fus mandé par le sieur Duplan, Directeur du bureau du tabac, âgé de 42 ans, étant pour lors à Sainte Menehoult

pour le guérir de deux maladies compliquées; ſavoir de la phthiſie pulmonaire & de l'hydropiſie anaſarque.

Le malade étoit tourmenté d'une toux ſeche, d'un crachement de matieres épaiſſes, d'une fievre lente continue avec redoublement le ſoir & après le repas, de maigreurs, de ſueurs nocturnes, principalement ſur la poitrine, & d'une enflure de tout le corps, notamment des cuiſſes, des pieds, des jambes, & du ſcrotum.

La Phthiſie en général, eſt un ulcere du poumon, dit l'Obſervateur, cauſé par un ſang épanché dans ſa ſubſtance; ce ſang ne ſauroit être épanché hors de ſes vaiſſeaux, ſans y croupir, s'il n'eſt expectoré, il ne ſauroit y ſéjourner ſans s'y corrompre, ſans s'épaiſſir, & ſans ſe changer en une matiere purulente. (Cette théorie de l'Obſervateur n'eſt pas tout-à-fait conforme à la nôtre) C'eſt cette matiere jaune & épaiſſe que les Pulmoniques crachent continuellement, ſurtout le matin en touſſant. C'eſt cette matiere qui leur donne la fievre lente, parce qu'il s'en réſorbe une partie par la voie de la circulation, ce qui cauſe au ſang une efferveſcence & un mouvement fébril. C'eſt elle qui, en paſſant par la trachée artere, l'irrite par ſon acrimonie & produit la toux. C'eſt elle auſſi qui épaiſſit le ſang, enſorte que la ſéroſité s'en ſépare ſouvent en ſi grande quantité, qu'elle produit l'enflure de tout le

le corps, & les ſueurs nocturnes, principalement ſur la poitrine. C'eſt enfin cette matiere qui cauſe de la maigreur au malade, parce que le chyle deſtiné à nourrir les parties du corps, s'arrête dans l'ulcere, y fermente & contracte une âcreté plus capable de racler les parties du corps, & de les extenuer, que de s'y attacher pour leur ſervir de nourriture. Tout le monde ſait que la Phthiſie pulmonaire eſt très-dangéreuſe, & preſque toujours mortelle, ſur-tout lorſqu'elle eſt compliquée avec l'hydropiſie. Cependant pour tenter une guériſon incertaine, je commençai par purger le malade avec une diſſolution de deux onces de pulpe de caſſe dans une once de décoction vulnéraire, à laquelle j'ajoutai vingt-cinq grains de jalap en poudre, & autant de rhubarbe. Après l'effet de cette médecine, je lui fis prendre tous les matins un gros de l'opiate becchique, auquel il ajouta trois gros de cloportes en poudre.

Pour boiſſon ordinaire, je lui conſeillai de la tiſanne faite avec les feuilles d'hyſſope, de pervenche, de marrube blanc, de ſcabieuſe, les racines d'énula campana & la regliſſe. Je lui preſcrivis auſſi des bouillons compoſés de la maniere ſuivante :

Prenez la moitié d'un mou de veau avec le cœur, fleurs de pas-d'âne, feuilles de pulmonaire, de chacune une pincée; une carotte; le tout ſera mis dans un pot de terre

avec une pinte d'eau que l'on fera réduire au tiers, passez avec expression pour le matin, & continuez pendant quinze jours.

Ces remédes firent beaucoup cracher le malade, diminuerent la toux & les autres symptômes, à la réserve de l'hydropisie qui restoit toujours la même. C'est pourquoi je jugeai à propos de lui prescrire l'opiate apéritive & fondante qui suit : Prenez saffran de mars apéritif une demi-once, extrait de fumeterre, de houblon, de chicorée sauvage, rhubarbe choisie, de chacun deux gros, sel de tamarisc, crême de tartre, sagapenum, gomme ammoniac, de chacun un gros; mercure doux, racine de jalap, de chacun un demi-gros : faites avec le syrop des cinq racines apéritives une opiate, dont la dose sera d'un gros tous les jours le matin. Le malade prit donc un gros de cet opiate, par-dessus le bouillon pectoral dont on vient de donner la formule, & tous les soirs un gros de l'opiate becchique; il fut purgé de tems-en-tems avec deux onces de manne délayée dans un bouillon ; ce qui lui procura une entiere guérison pour le mois d'Avril suivant.

Cette Observation, par laquelle il conste de la guérison de deux maladies presque incurables, est des plus intéressantes. La théorie qui est rapportée au commencement de cette Observation, n'est pas des plus nouvelles ; mais nons espérons que le Lecteur ne s'y attachera pas, eu égard à la saine pratique qui en fait la base.

QUATRIEME OBSERVATION.

L'Observateur n'emploie, pour la cure du malade que nous allons rapporter, parmi les remédes indiqués dans l'opiate becchique, que le baume de leucatel.

Le 16 Septembre, aussi de la même année 1763, M. d'Assale Avocat à la Cour, âgé d'environ trente-cinq ans, fut attaqué d'un crachement de sang très-copieux, accompagné de poing de côté, de toux, d'oppression de poitrine, avec fiévre continue; symptômes qui caractérisoient la péripneumonie. Ledit d'Assale, qui étoit pour lors en campagne, négligea de se faire soulager, & faute de quelques saignées du bras, il se fit un dépôt sur sa poitrine, qui dégénéra en ulcere du poumon; étant de retour à Nancy, il m'envoya chercher pour lui procurer sa guérison. Il souffroit des douleurs violentes entre les deux épaules, il étoit oppressé & ne pouvoit dormir que la tête fort élevée; il étoit tourmenté d'une toux séche, il crachoit du sang & des sérosités; point d'appétit; une fiévre lente & des redoublemens tous les soirs, faisoient maigrir le malade à vue d'œil; ses urines étoient crues, sans dépôt, son pouls étoit dur, élevé & fréquent,

A la vûe de ces ſymptômes ; l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût attaqué d'un ulcere aux poumons, cauſé par un ſang épanché dans ſes véſicules, qui, par ſon ſéjour, s'étoit corrompu, changé en pus, & avoit produit l'ulcere. Quoique ces ſortes de maladies ſoient toujours dangéreuſes, & le plus ſouvent mortelles, cependant je tentai la guériſon de la maniere ſuivante.

Ma premiere indication fut la ſaignée du bras, que je fis réitérer pluſieurs fois, afin de diminuer la fiévre, d'appaiſer l'inflammation, de dégager la poitrine, de ſoulager la toux & l'oppreſſion ; je fis prendre enſuite au malade, tous les matins & ſoirs, les herbes vulnéraires ſuivantes.

Prenez racines d'énula campana, de parelle coupée menue, de chacune une once ; feuilles de pervenche, de lierre terreſtre, de ſcabieuſe, de chacune une poignée ; fleurs de tuſſilage, de pied de chat, de chacune une demi poignée ; hâchez & mêlez le tout pour en prendre tous les matins & ſoirs une pincée en guiſe de thé. Les crêmes de riz, d'orge, & les bouillons de mou de veau furent mis en uſage ; je lui fis prendre auſſi pendant long-tems, tous les matins, un demi-gros de baume de leucatel, & enſuite neuf ou dix gouttes de baume du perou ; il fut purgé de tems en tems avec la pulpe de caſſe récente, délayée dans quatre ou cinq onces d'eau vulnéraire ſimple.

Pendant le mois de Mai ſuivant, je mis mon malade à l'uſage du lait de vache coupé avec la décoction de ſquine. Ces remédes lui rétablirent la ſanté; il eſt à croire que la matiere de l'ulcere ayant été réſorbée dans les veines par la voie de la circulation, le malade fut attaqué d'une fiſtule à l'anus, cauſée par la même matiere, qui fit un dépôt ſur cette partie, depôt que l'on appelle *Métaſtaſe*; dépôt qui n'a put être guéri que par l'opération.

Mais, ſept à huit ans après, le malade ayant été reçu Avocat au Conſeil, il alla demeurer à Luneville, où il eut une rechute de ſa pulmonie, il en mourut à mon inſçu.

CINQUIEME OBSERVATION.

LE 14 Mars 1734, je fus prié de viſiter la fille du nommé François, demeurant aux hôtels de la Gendarmerie, près la porte Saint-Jean de Nancy; les ſymptômes de ſa maladie étoient la toux ſeche, la fiévre lente, le crachement de matieres purulentes, quelquefois teintes de ſang, la migraine & l'exténuation de toutes les parties du corps, &c. ſymptômes qui caractériſent néceſſairement la Phthiſie pulmonaire, ou l'ulcere des poumons.

Quoique ces maladies ſoient très-difficiles à guérir, cependant je procédai à la cure

avec ſuccès, de la maniere ſuivante. Après avoir preſcrit un régime très-exact à la malade, je commencai par la purger doucement, avec une once & demie de manne délayée dans un demi-ſeptier de lait bouilli; après quoi je lui fis prendre matin & ſoir un demi-gros de baume de leucatel en bol, & par-deſſus un grand gobelet de décoction de feuilles de ſcabieuſe, en guiſe de thé, avec un peu de ſyrop & de ſucre. Ces remédes firent cracher copieuſement, & en dégageant la poitrine, conſoliderent l'ulcere: enſuite je mis le malade à l'uſage du lait de vache, dont je lui fis prendre tous les matins un demi-ſeptier bouilli avec un peu de ſucre, en le purgeant au commencement & à la fin, comme ci-deſſus. *Nous ne regardons cette Pulmonie que comme commençante.*

SIXIEME OBSERVATION.

PENDANT le mois d'Août de la même année 1734, le nommé Didelot, auſſi de Nancy, me pria de le guérir; il touſſoit ſouvent, il maigriſſoit & étoit tourmenté de douleurs entre les deux épaules, & d'une fiévre lente continue, qui avoit ſes redoublemens 2 ou trois heures après le repas. Il crachoit des matieres épaiſſes, jaunâtres & purulentes, qui ſe précipitoient au fond de l'eau & qui étoient quelquefois mêlées de

sang, ensorte qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne fût attaqué d'une phthisie pulmonaire; maladie qui est presque incurable, parce que les poumons étant continuellement en action, leur mouvement est un obstacle à la réunion de l'ulcere; cependant je procedai à la guérison de la maniere suivante.

Après la saignée du bras & la purgation, je prescrivis un régime de vie fort exact au malade, lui interdisant les fruits, la salade, les ragoûts salés, poivrés, épicés; l'usage du vin, & toutes sortes de crudités.

Je lui fis prendre tous les matins & soirs un demi-gros de baume de leucatel, & par dessus, un grand gobelet de décoction de feuilles de scabieuse en guise de thé. Ces remédes pris l'espace de cinq ou six semaines, remirent le malade en bonne santé. *Cette maladie, comme on peut le voir par l'Observation, n'étoit pas encore parvenue à son dernier période.*

SEPTIEME OBSERVATION.

LE 29 Janvier 1735, je fus prié de visiter la femme du nommé La Rose, demeurant au faubourg Saint-Pierre de Nancy, attaqué depuis long-tems d'une toux seche, d'un crachement d'une matiere épaisse & purulente, de douleurs entre les deux épaules, d'une migraine & d'une fievre lente continue, symptômes essentiels d'une phthisie pulmo-

naire. La toux ſeche, dit toujours l'Obſervateur, eſt produite par la matiere purulente, qui irrite la trachée artere en paſſant par ſon canal pendant l'expectoration; la matiere purulente que le malade expectore journellement, ſur-tout le matin, n'eſt rien autre choſe que la matiere chyleuſe qui vient du ſang, & qui ſe dépoſe dans le ſac de l'abſcès; elle devient épaiſſe & purulente par le ſéjour qu'elle y fait, le malade reſſent des douleurs entre les deux épaules par l'inflammation & l'adhérence du poumon à la plevre, qui s'eſt communiqué par la proximité. La maigreur qui accompagne toujours cette maladie, provient de ce que la partie balſamique & chyleuſe du ſang, qui devroit ſervir de nourriture au corps, ſe tourne en matiere purulente, par conſéquent les parties du corps ſe trouvent fruſtrées de leur nourriture; enfin l'abſcès ne ſauroit contenir une certaine quantité de pus, qu'il ne s'en réſorbe une partie dans la maſſe du ſang; il ne ſauroit être réſorbé dans la circulation, ſans cauſer au ſang une effervеſcence extraordinaire & contre nature, d'où s'enſuit la fiévre lente. Cette fiévre s'augmente deux ou trois heures après le repas, parce que c'eſt dans ce tems que la matiere chyleuſe ſe mêle au ſang, & qu'elle commence à ſe charger des corpuſcules purulens.

J'ordonnai d'abord à la malade une potion purgative, avec deux onces de manne

délayée dans un bon gobelet d'infuſion de rhubarbe, afin de diſpoſer les premieres voies à recevoir l'impreſſion des autres remédes; enſuite je la mis à l'uſage de l'opiate becchique, rapporté ci-deſſus, & par deſſus chaque priſe d'opiate, je lui fis boire un verre de décoction de feuilles de ſcabieuſe, après y avoir ajouté une cuillerée de miel : je fis réitérer la médecine à la fin de l'opiate, & je lui conſeillai enſuite le lait de vache, qui acheva de la tirer d'affaire. *La theorie de cette Obſervation n'eſt pas tout-à-fait conforme à la nôtre.*

HUITIEME OBSERVATION.

LE premier du mois d'Août 1755, je fus appellé pour voir la femme du ſieur Petit, demeurant ſur la grande place de la ville neuve de Nancy; elle étoit alitée depuis longtems; elle touſſoit & crachoit beaucoup de matieres épaiſſes & ſemblables au pus qui ſort d'un abſcès; la fiévre lente, la maigreur de toutes les parties du corps, les douleurs qu'elle reſſentoit entre les deux épaules, ne laiſſoient aucun doute de l'ulcere du poumon, ou pulmonie, qui paſſe communément pour incurable; cependant elle fut heureuſement guérie avec les remédes ſuivans.

Je lui preſcrivis d'abord une légere ſaignée,

du bras, afin de ralentir l'oppreſſion, l'inflammation & la fiévre. Le lendemain je la purgeai avec une potion composée de rhubarbe, de manne, & de ſyrop de chicorée composé; enſuite je mis la malade à l'uſage de l'opiate becchique ci-deſſus.

NEUVIEME OBSERVATION.

LE 8 Octobre 1735, je fus invité d'avoir ſoin du rétabliſſement de la ſanté du fils de M. Toillié, Chevaux-léger de la garde de S. A. R. Léopold I. Duc de Lorraine. Il étoit âgé de ſeize ans, & attaqué d'une phthiſie pulmonaire, ou ulcere du poumon, cauſé par un épanchement du ſang dans ſa propre ſubſtance. Ce ſang ne ſauroit être extravaſé ſans y croupir, s'il n'eſt expectoré; ni croupir ſans ſe corrompre, & contracter une conſiſtance purulente, épaiſſe & jaunâtre; & comme il ſe réſorbe dans le ſang de tems-en-tems de cette matiere purulente par la voie de la circulation, elle cauſe au malade un mouvement fébrile, qui s'augmente journellement trois ou quatre heures après le repas. Cette même matiere paſſant par la trachée artere, l'irrite par ſon âcreté, & produit la toux ſeche; elle eſt quelquefois teinte de ſang par la rupture de quelques petits vaiſſeaux ſanguins

des poumons, & par les efforts que font les Pulmoniques en touſſant. La même matiere purulente cauſe auſſi la maigreur, parce que le chyle deſtiné à nourrir les parties du corps, s'arrête dans le ſac ou kiſte qui forme l'ulcere, y fermente & contracte une acrimonie plus capable de racler les parties du corps, & de les exténuer, que de s'y attacher pour leur ſervir de nourriture.

Comme le ſujet étoit jeune & vigoureux, ma premiere indication ſe porta d'abord à la ſaignée du bras, à la quantité de deux palettes ; le lendemain je lui fis prendre une once & demi de manne, délayée dans un verre de décoction vulnéraire ; enſuite je lui preſcrivis tous les matins & ſoirs un gros de l'opiate becchique, & par deſſus, un gobelet de décoction de feuilles de ſcabieuſe en guiſe de thé. Il fut parfaitement guéri par l'uſage de ces remédes.

DIXIEME OBSERVATION.

LE 6 Mai 1736, je fus prié de viſiter la femme du nommé Catelot, demeurant rue S. Julien à Nancy, & attaquée depuis pluſieurs mois d'une phthiſie pulmonaire, accompagnée de toux, de crachement de ma-

tieres purulentes, quelquefois mêlées de ſang, de fiévre lente avec redoublement, trois ou quatre heures après le repas, de maigreur & de difficulté de reſpirer.

La toux étoit cauſée par l'âcreté de la matiere purulente, qui irritoit les bronches & la trachée artere pendant l'expectoration; la matiere purulente que le malade expectoroit, venoit de l'ulcere du poumon; elle étoit quelquefois teinte de ſang par la rupture de quelques vaiſſeaux pulmonaires, cauſée par les efforts que le malade faiſoit en touſſant; la fiévre lente provenoit d'une partie des matieres de l'ulcere, qui ſe réſorboient dans la circulation, & qui cauſoient une efferveſcence dans le ſang, & par conſéquent la fiévre lente; elle s'augmentoit trois ou quatre heures après le repas, & dans le tems que le chyle commence à ſe mêler dans la circulation. La maigreur provenoit de ce que le chyle, au lieu de nourrir les parties du corps, ſe convertiſſoit en pus; ainſi les parties du corps ſe trouvoient fruſtrées de leur nourriture, tombant dans une maigreur extrême, & à la fin dans le maraſme. La difficulté de reſpirer vient des embarras qui ſe forment dans les bronches & dans les véſicules pulmonaires, par la matiere purulente dont elles ſont farcies. Pour parvenir à une guériſon radicale, après la ſaignée du bras & une légere purgation avec la manne & la

rhubarbe, je preſcrivis à la malade l'uſage de l'opiate becchique ci-deſſus. Un mois après l'uſage de cet opiate, la malade ſe trouva rétablie, & en parfaite ſanté. *Le Lecteur eſt prié de recourir, pour la théorie de cette maladie, à celle que nous avons indiqué au commencement de ce traité.*

ONZIEME OBSERVATION.

LE 10 du même mois je fus appellé pour viſiter & guérir la femme du nommé Nicolas, demeurant vis-à-vis le Mont de Piété à Nancy, ſe plaignant, de même que la précédente, d'une toux ſeche, d'un crachement de matieres purulentes, quelquefois teintes de ſang, de fievre lente, de maigreur, de douleurs entre les deux épaules, & de difficulté de reſpirer, ne pouvant dormir que la tête élevée. Cette malade fut guérie avec les mêmes remédes que la précédente, la ſaignée du bras, une légere purgation avec la manne & la rhubarbe, l'opiate becchique, & enſuite l'uſage du lait de vache coupé avec la décoction des feuilles de ſcabieuſe. *On peut juger de l'efficacité de cet Opiate becchique, par cette ſuite d'Obſervations.*

DOUZIEME OBSERVATION.

SUR la fin du même mois, je fus invité par le ſieur Gouſſel, Conducteur des caiſſons pour le ſervice de l'armée de France, attaqué d'une toux fréquente, avec crachement de matieres épaiſſes, quelquefois teintes de ſang; il maigriſſoit depuis trois mois à vue d'œil, avec une fiévre lente, qui s'augmentoit deux ou trois heures après le repas, ſe plaignant auſſi de douleurs conſidérables entre les deux épaules. Son oppreſſion jointe aux ſymptômes, ne laiſſoit aucun doute qu'il ne fût véritablement pulmonique.

Comme la poitrine étoit fort embaraſſée, ma premiere indication fut la ſaignée du bras, afin de dégager, autant qu'il ſeroit poſſible, les poumons farcis d'une humeur épaiſſe & gluante, qui s'arrêtoit dans les bronches, les rongeoit par ſon âcreté, cauſoit la toux & l'oppreſſion, & de diminuer l'inflammation & la fiévre, & en donnant plus d'aiſance au ſang pour circuler, d'empêcher qu'il ne ſe portât en ſi grande quantité aux poumons, & qu'il ne leur fournît une nouvelle matiere propre à augmenter le dépôt. Je preſcrivis enſuite un minoratif au malade, afin d'évacuer par le bas les ma-

tieres hétérogenes qui fermentoient avec le ſang, & entretenoient la fiévre lente.

Enfin, pour faire deſſecher l'ulcere, pour en reſoudre la matiere, & pour la conſolider, je preſcrivis au malade l'opiate becchique ci-deſſus, à la doſe d'un gros matin & ſoir, & par deſſus un verre de décoction de feuilles de ſcabieuſe & de lierre terreſtre.

Sa boiſſon ordinaire étoit la tiſanne ſuivante : Prenez racines de grande conſoude, de guimauve, de chacune une once; regliſſe une demi-once, feuilles de capillaire, de langue-de-cerf, de chacune une poignée, fleurs de pied-de-chat, de tuſſilage, de violette, de chacune une pincée; faites bouillir le tout dans cinq livres d'eau de fontaine, pour une tiſanne qui ſervira de boiſſon ordinaire. Enſuite l'uſage du lait de vache completta la guériſon.

TREIZIEME OBSERVATION.

Pu lmonie compliquée avec Hydropiſie.

LE 3 Juin 1737, le ſieur Louis Goujon, Muſicien de la Primatiale de Nancy, âgé de cinquante-huit ans, me fit inviter d'avoir ſoin du rétabliſſement de ſa ſanté. Les ſymptômes de ſa maladie étoient la toux, l'oppreſ-

ſion de poitrine, le crachement de matieres purulentes, dont il expectoroit chaque jour trois ou quatre palettes, la fiévre lente, la maigreur & l'exténuation de toutes les parties du corps, l'enflûre des pieds, des jambes & des cuiſſes, ſymptômes ordinaires de la Phthiſie, ou ulcere du poumon, parvenue au troiſieme degré.

1°. Toute matiere purulente, de quelque partie du corps qu'elle provienne, ſuppoſe un ulcere; donc le malade qui crache le pus, eſt attaqué d'un ulcere: or la matiere que l'on rejette par la bouche en quantité, ne ſauroit venir que des poumons ou de l'eſtomac; ſi elle venoit de l'eſtomac, on la vomiroit & on la rejetteroit ſans touſſer: il s'enſuit donc que celle que l'on rejette en touſſant, vient des poumons.

2°. Elle cauſe la toux en paſſant par la trachée artere, parce que ce canal ſe trouve irrité par l'âcreté de la matiere qui y paſſe.

3°. L'oppreſſion de poitrine vient de ce qu'une partie des lobes du poumon étant remplie de pus, l'air que le malade reſpire, n'y peut pénétrer qu'en petite quantité; c'eſt par cette raiſon que les Pulmoniques ont la reſpiration courte & fort oppreſſée.

4°. La fiévre lente accompagne toujours cette maladie, parce qu'il ſe réſorbe, par la voie de la circulation, une partie de matiere de

de l'abscès, qui cause au sang une effervescence & un mouvement fébril.

5°. La maigreur vient de ce que le chyle destiné à nourrir les parties du corps, se corrompt & se change en pus, & par cette raison, tout le corps s'en trouve frustré & il maigrit de plus en plus jusqu'à la mort.

6°. L'enflûre des parties inférieures du corps, est causée par un sang séreux, dépouillé, pour ainsi dire, de son baume & de son volatil, dont la sérosité se sépare & s'extravase; c'est pour cette raison que l'enflure ne vient ordinairement aux Phthisiques, que dans le dernier période, lorsque le malade approche de sa fin.

Je commencai la cure par purger le malade, avec deux onces de manne délayée dans un bouillon de veau. Ensuite je le mis à l'usage de l'opiate becchique, décrit ci-dessus, auquel j'ajoutai trois gros de cloportes, & un gros de baume de la Mecque. A la fin de cet opiate, je fis purger le malade avec un gros de poudre hydragogue, & ensuite je lui fis prendre le lait de vache, en le purgeant au commencement & à la fin.

Dans le nombre de 768 malades, que j'ai traité, dit notre Observateur, pendant l'année 1737, il s'est trouvé seize Pulmoniques qui ont été guéris avec les mêmes remédes que ci-dessus, à quelques changemens près. *Je ne puis assez répéter de recourir, pour la théorie, à ce que nous avons dit au commencement de ce Traité.*

QUATORZIEME OBSERVATION.

Pulmonie héréditaire.

LE 20 Octobre 1738, je fus appellé pour ſecourir la fille du ſieur François Bloucatte, âgée de ſept ans, attaquée d'une fiévre lente continue avec redoublement, d'une toux ſeche, d'un crachement de matieres purulentes, quelquefois teintes de ſang; en un mot de tous les ſymptômes qui caractériſent la véritable phthiſie pulmonaire. Pour ralentir la fiévre, & diminuer l'inflammation, je preſcrivis d'abord la ſaignée du bras à la malade, enſuite l'opiate becchique & la décoction de feuilles de ſcabieuſe en guiſe de thé. Elle continua l'uſage de ces remèdes pendant cinq ou ſix mois; enfin voyant que la malade vomiſſoit en touſſant, & qu'elle étoit oppreſſée & en grand danger de ſuffocation, dans ce cas déſeſpéré, je me déterminai, contre les regles, à lui faire prendre trois grains de ſtibié, & une once de manne dans un bouillon. Ce reméde, en la faiſant vomir, dégagea ſa poitrine, de maniere qu'elle fut en état de continuer l'uſage de ſon opiate becchique, dont elle fut parfaitement guerie cinq ou ſix mois après contre toute eſpérance; nous inſiſtons ſur ce reméde peu uſité en pareil cas,

avec d'autant plus de raiſon, que le pere, l'oncle, la grand'mere, & pluſieurs autres parens de cette jeune fille, ſont morts de la phthiſie pulmonaire, & qu'étant héréditaire dans la famille, elle eſt la ſeule qui en a été guérie radicalement.

QUINZIEME OBSERVATION.

LE 12 Avril 1740, je fus invité d'avoir ſoin du rétabliſſement de la ſanté de la fille du nommé Prudhomme, âgée d'environ quinze ans. Elle maigriſſoit de jour à autre; elle touſſoit & crachoit ſouvent des matieres épaiſſes, purulentes, quelquefois mêlées de ſang; ce qui ne laiſſoit aucun doute d'un dépôt dans la ſubſtance du poumon.

Je commencai le traitement, par la ſaignée du bras, afin que le ſang ne pût fournir une ſi grande quantité de matieres à l'abſcès; enſuite je lui fis prendre une once & demie de manne, pour diſpoſer l'eſtomac, par une légere purgation, à recevoir l'impreſſion des remédes becchiques; ces remédes étoient l'opiate décrit ci-deſſus, auquel j'ajoutai un demi gros de baume du Perou; & je terminai la cure de cette maladie, par l'uſage du lait de vache que je lui preſcrivis.

Neuf ou dix ans après la malade étant mariée, mourut en couche de ſon premier enfant.

SEIZIEME OBSERVATION.

LE 15 Septembre 1740, le nommé Viare, de la paroiſſe S. Pierre de Nancy, me fit prier d'avoir ſoin du rétabliſſement de ſa ſanté, quoique âgé de 80 ans. La toux ſéche, la fiévre lente, l'oppreſſion de poitrine, le crachement de matieres purulentes, la maigreur & l'exténuation de tout le corps, joint à ſon grand âge, ne permettoient pas au malade de ſortir de ſon lit. Dans cette ſituation preſque déſeſpérée, je lui preſcrivis une once & demie de manne, délayée dans un bouillon de mou de veau, dont il fut purgé trois ou quatre fois : enſuite je lui ordonnai l'opiate becchique dont eſt queſtion ; après quoi je lui fis prendre le lait dans la ſaiſon convenable. Ce malade a été guéri, & ſe portoit très-bien pour ſon âge en 1749, neuf ans après ſa guériſon.

DIX-SEPTIEME OBSERVATION.

LE premier Octobre de la même année, le nommé Damien Oudot, demeurant ſur la porte S. Jean, me fit prier d'avoir ſoin du rétabliſſement de ſa ſanté & de le guérir

d'une phthiſie pulmonaire. Il maigriſſoit & crachoit des matieres épaiſſes avec fiévre lente, courte haleine, ſe plaignant de douleurs entre les deux épaules.

La maigreur étoit la ſuite du crachement de matieres purulentes, de même que la fiévre, parce que cette matiere étoit produite par la matiere chyleuſe du ſang, qui ſe corrompoit dans les poumons & ſe changeoit en pus, d'où réſultoit la fiévre lente & la maigreur de tout le corps, la toux & le crachement purulent, de même que la courte haleine & les douleurs entre les deux épaules, qui ſont les ſymptômes ordinaires de la pulmonie, ou ulcere des poumons.

Pour parvenir à une guériſon radicale, je commencai par faire ſaigner le malade, afin qu'en diminuant la fiévre & l'inflammation, il fût plus en état de prendre les remédes particuliers à la maladie. Le lendemain je lui fis prendre deux onces & demie de manne, délayée dans cinq onces d'infuſion de rhubarbe, dont il fut ſuffiſamment purgé.

Enſuite mon indication ſe porta à deſſecher l'ulcere & adoucir le ſang par le ſecours de l'opiate pectoral ci-deſſus, auquel j'ajoutai ſeulement un gros de dent de ſanglier.

Je lui ordonnai enſuite de boire par-deſſus chaque priſe, qui étoit de la doſe

d'un gros ſoir & matin, un gobelet de décoction de feuilles de ſcabieuſe avec un peu de ſucre.

Après avoir fait uſage de ces remédes pendant environ ſix ſemaines, il fut parfaitement guéri.

DIX-HUITIEME OBSERVATION.

LE 28 Novembre de la même année, le nommé La Douceur, rue Paille-maille à Nancy, me fit prier de le guérir d'une Phthiſie pulmonaire, dont il étoit attaqué depuis pluſieurs mois, & qui étoit la ſuite d'un gros rhume, appellé Coqueluche en langue vulgaire. Le malade touſſoit & crachoit des matieres épaiſſes, avec douleur de tête, fiévre lente, ralement & difficulté de reſpirer, &c.

Après la ſaignée du bras, il fut purgé avec deux onces de manne délayée dans ſix onces de diſſolution de caſſe, après quoi il ſe mit à l'uſage de l'opiate becchique, & enſuite à celui du lait dans la ſaiſon convenable. Il fut parfaitement rétabli.

DIX-NEUVIEME OBSERVATION.

LE 18 Février 1743, je fus invité d'aller voir la femme Pierſon, au Faubourg S. Pierre de Nancy, attaquée d'une toux ſeche, d'oppreſſion de poitrine, d'une fiévre lente, de maigreur, de douleur entre les deux épaules, de crachement de matieres purulentes, & quelquefois teintes de ſang, qui ſont les principaux ſymptômes d'une phthiſie pulmonaire.

La toux eſt produite par l'âcreté du pus qui ſort du poumon, irrite les bronches & la trachée artere. L'oppreſſion de poitrine eſt cauſée par la même matiere, qui occupe une partie de la ſubſtance du poumon, la fiévre lente & la maigreur, par une partie de cette matiere qui ſe réſorbe dans les veines par la voie de la circulation, & cauſe au ſang un mouvement fébril, & par ſon âcrimonie, corrode les parties charnues & produit la maigreur.

La douleur entre les deux épaules, vient ordinairement des adhérences qui ſe font du poumon à la plevre, & qui cauſent des tiraillemens douloureux dans le tems de l'inſpiration. Le crachement de matieres purulentes vient de l'abſcès du poumon; elles ſont quelquefois teintes de ſang, lorſqu'il

ſe trouve quelque vaiſſeau ſanguin entrelacé dans l'ulcere ; les efforts que l'on fait en touſſant, les obligent à ſe rompre, & à cauſer l'hémorrhagie, qui eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'on a de la peine à l'arrêter.

Comme je ne doutai nullement de l'exiſtence de l'ulcere du poumon, par l'examen de tous ces ſymptômes, ma premiere indication fut la ſaignée du bras, tant pour appaiſer l'inflammation & pour prévenir l'hémorrhagie, que pour ralentir la fiévre.

Enſuite pour diſpoſer l'eſtomac à recevoir l'impreſſion des remédes, je fis prendre à la malade deux onces & demi de manne délayées dans un gobelet de décoction de feuilles de ſcabieuſe ; mais le poulmon étant ulceré, comme on en étoit convaincu par la matiere purulente qui en ſortoit journellement, je conſeillai à la malade de ſe mettre à l'uſage de l'opiate becchique cideſſus.

Elle en prit matin & ſoir pendant quinze jours, la doſe d'un gros, & par deſſus, un gobelet de décoction de feuilles de ſcabieuſe. L'effet de ces remédes fut la guériſon de la malade. La même année, trois autres perſonnes furent guéries de phthiſie pulmonaires par les mêmes remédes.

La théorie de cette Obſervation a pareillement beſoin d'être réformée.

VINGTIEME OBSERVATION.

Pulmonie compliquée avec Hydropisie.

LE premier Janvier 1744, je fus invité de visiter & traiter le fils du nommé Jean-Nicolas Pradon, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, & attaqué de toux, d'oppression de poitrine, de crachement de matieres purulentes, quelquefois mêlées de sang, de fiévre lente, de maigreur, de douleurs entre les deux épaules, & tous les soirs de tumeurs édémateuses des pieds & des jambes.

1°. La toux est causée par la matiere purulente, qui ne sauroit être expectorée que par la trachée artere, qu'elle irrite en passant.

2° L'oppression de poitrine est produite par la matiere dont les poumons sont farcis, & qui empêche l'air d'y entrer facilement.

3°. Le crachement de pus vient de l'ulcere & de la matiere qu'il renferme, la nature qui tend toujours à l'évacuation de ce qui lui est nuisible, le pousse hors du poumon par le secours de la respiration & par la compression que font le diaphragme & les muscles intercostaux, sur les parties contenues dans la poitrine; elle est quelquefois teinte de sang par la corrosion des vaisseaux sanguins qui avoisinent l'ulcere, & qui sont rongés par l'âcrimonie de la matiere purulente.

4°. La fiévre lente vient de ce qu'il se résorbe dans les veines une partie du pus, qui cause au sang une effervescence contre nature.

5°. La maigreur provient de ce que le sang fournit continuellement la matiere de l'ulcere au chyle, ce qui le rend âcre & peu propre à s'attacher aux parties charnues pour les nourrir.

6°. La douleur entre les deux épaules est aussi produite par l'âcreté du pus, qui ronge les bronches & les vésicules pulmonaires, situés entre les deux omoplates, & par le tiraillement que font les adhérences du poumon à la plevre pendant l'inspiration.

La tumeur édémateuse des pieds & des jambes, notamment le soir, vient d'un sang dissout, limpide & séreux, sans consistance, ce qui est occasionné par la longueur de la maladie, dans laquelle la sérosité du sang se sépare facilement, s'extravase hors des vaisseaux sanguins, & tombe de son propre poids dans les parties où elle a le plus de pente.

Quoique cette phthisie fut parvenue à son troisieme degré, qu'elle fut compliquée avec l'hydropisie, & presque incurable, je parvins à la guérison, par le secours des remédes suivans.

Je fis purger le malade avec une once & demie de manne, & un demi-gros de poudre hydragogue, délayées dans quatre on-

ces d'infusion de rhubarbe, qu'il prit le matin; ensuite pour déterger l'ulcere, pour le dessecher & pour en faire expectorer la matiere & la faire consolider, je prescrivis l'opiate becchique, à laquelle j'associai une demi-once de cloportes en poudre.

Pendant l'usage de cet opiate, je faisois purger le malade de huit jours en huit jours, avec un gros de poudre hydragogue; ce qui l'a parfaitement guéri, & de son hydropisie & de sa phthisie pulmonaire. *Nous avons bien de la peine à penser, avec l'Observateur, que le malade dont il est question, fût dans le dernier période de sa maladie.*

VINGT-UNIEME OBSERVATION.

LE 28 Juillet 1746, je fus appellé pour guérir la fille du nommé Bourgeois, au fauxbourg de Nancy, âgée de vingt-deux ans, & attaquée d'une phthisie pulmonaire, dont les symptômes étoient la toux, l'oppression de poitrine, les douleurs entre les deux épaules, le crachement de matieres purulentes, quelquefois mêlées de sang, la maigreur & la fiévre lente.

La toux étoit causée par la matiere purulente qui irritoit la trachée-artere par son âcrimonie & produisoit la toux dans le tems de l'expectoration. L'oppression de poitrine provenoit du dépôt qui s'étoit fait dans la

propre ſubſtance des poumons, & qui empêchoit l'air d'y pénétrer facilement. Les douleurs entre les deux épaules étoient produites par les adhérences des poumons, qui s'étoient faites à la plevre dans le tems de l'inflammation ; adhérences qui produiſent des tiraillemens & des douleurs très-vives entre les deux épaules. Le crachement des matieres purulentes, quelquefois mêlées de ſang, venoit du pus contenu dans l'abſcès, qui s'évacuoit par les bronches & par la trachée-artere ; ce pus étoit quelquefois mêlé de ſang, parce qu'il rongeoit par ſon âcreté les petits vaiſſeaux capillaires, dont l'éroſion ne pouvoit ſe faire ſans laiſſer échapper quelques filets de ſang qui ſe trouvoient mêlés avec la matiere purulente. Ce ſont les principaux ſymptômes qui caractériſent la phthiſie pulmonaire.

Je commencai la cure par la ſaignée du bras ; le lendemain je fis prendre deux onces & demie de manne à la malade, & après l'effet de cette médecine, je lui preſcrivis l'opiate becchique ci-deſſus.

Par deſſus chaque priſe d'opiate, je fis donner un grand verre de décoction de feuilles de ſcabieuſe, enſuite pour rendre le ſang de la malade plus doux & balſamique, je la mis à l'uſage du lait de vache, pendant tous le mois de Septembre, & elle fut parfaitement rétablie.

VINGT-DEUZIEME OBSERVATION.

LE 26 Juin 1748, je fus consulté pour le rétablissement de la santé de François Humbert, domestique chez M. le Procureur-Général de Lorraine, âgé de vingt-quatre ans, & incommodé depuis quelques mois de toux, d'oppression de poitrine, de fiévre lente, de maigreur, de douleurs entre les deux épaules, de crachement de matieres purulentes, quelquefois teintes de sang; en un mot, de tous les symptômes qui caractérisent la véritable phthisie pulmonaire; maladie d'autant plus difficile à guérir, que le mouvement perpétuel des poumons est un obstacle à la réunion & la consolidation de l'ulcere.

Ma premiere indication fut d'arrêter le progrès de la fiévre & de l'inflammation par la saignée du bras; ensuite pour disposer l'estomac à recevoir l'impression des remédes becchiques & pectoraux, je fis purger le malade avec deux onces & demi de manne délayée dans cinq onces d'eau vulnéraire simple.

Ayant été suffisamment purgé, & l'estomac bien disposé, je prescrivis l'opiate becchique ci-dessus.

Après avoir fait usage de cet opiate pen-

dant un mois, les ſymptômes de la maladie s'étant diſſipés, je conſeillai au malade le lait de vache coupé avec la décoction de feuilles de ſcabieuſe, qui termina heureuſement la guériſon de la phthiſie pulmonaire.

VINT-TROISIEME OBSERVATION.

LE ſieur Goujon, Muſicien de la Primatiale, qui fut guéris d'une phthiſie pulmonaire en l'année 1737, ayant été attaqué douze ans après d'une pareille maladie & des mêmes ſymptômes, fût auſſi guéri avec les mêmes remédes, au mois de Février 1749; ſavoir par l'uſage de l'opiate becchique & des feuilles de ſcabieuſe en décoction, quoique parvenu à l'âge de 70 ans,

---

VINGT-QUATRIEME OBSERVATION.

LE 17 Juin 1749, Laurent Lacour, habitant de l'Aye-S.-Chriſtophe, à deux lieues de Nancy, me vint conſulter pour une affection de poitrine, dont il étoit fort incommodé depuis long-tems.

Les ſymptômes de ſa maladie étoient la toux ſeche, l'oppreſſion, la fiévre lente,

la maigreur, les douleurs entre les deux épaules, le crachement de matieres purulentes, quelquefois teintes de ſang; ſymptômes eſſentiels de la pulmonie, ou phthiſie pulmonaire, c'eſt-à-dire d'un dépôt de matieres purulentes, qui s'étoit fait dans la propre ſubſtance du poumon.

Pour procurer la guériſon au malade, je lui conſeillai, en premier lieu, une légere ſaignée du bras, & enſuite l'uſage du baume de Leucatel, dont je lui fis prendre tous les matins & ſoirs un demi-gros, & par-deſſus chaque priſe, un bon gobelet de décoction de ſuc de ſcabieuſe, après y avoir ajouté une cueillerée ou deux de ſyrop de capillaire pour l'adoucir. Cinq ou ſix mois après, je rencontrai ledit Laurent Lacour, qui m'aſſura qu'il avoit été radicalement guéri par les remédes ci-deſſus indiqués, après en avoir fait uſage pendant ſix ſemaines.

VINGT-CINQUIEME OBSERVATION.

LE 4 Septembre 1749, je fus conſulté pour la maladie du ſieur Dugay; Muſicien du Concert & de la Primatiale de Nancy, âgé de vingt-deux ans, & attaqué, depuis environ deux mois, d'une grande oppreſſion de poitrine, d'une fiévre lente avec redou-

blement deux ou trois heures après le repas, de sueurs nocturnes, notamment sur la poitrine, qui affoiblissoient considérablement le malade, de toux avec crachement abondant de matieres épaisses & purulentes; symptômes de phthisie pulmonaire, qui dénotoient un dépôt dans la substance du poumon.

Pour ralentir la fievre, & pour appaiser l'inflammation, je fis faire une saignée du bras au malade, & comme son sang étoit fort coïneux, épais & purulent, le lendemain je fis réiterer la saignée à la quantité de deux palettes, ensuite je lui prescrivis mon opiate becchique, à la façon accoutumée Après l'usage de cet opiate, je fis prendre au malade tous les matins & soirs les bouillons suivans.

Prenez la moitié d'un mou de veau avec le cœur, têtes de pavot blanc n°. 2.; feuilles de pulmonaire, de pervenche, de chacune une poignée, fleurs de tussilage, de pied-de-chat, de chacune une pincée; faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & réduire à moitié; exprimez fortement, & faites deux bouillons qui seront pris matin & soir; & continuez pendant quinze jours.

La fiévre lente, & les autres symptômes étant cessés, le malade pris deux onces de manne, pour se mettre ensuite à l'usage du lait, qui acheva sa guérison.

VINGT-SIXIEME

VINGT-SIXIEME OBSERVATION.

LE 24 Août 1750, je fus consulté par Nicolas Thiviet, Pâtissier, demeurant à Toul, pour une phthisie pulmonaire dont il étoit attaqué depuis fort long-tems. Les symptômes de sa maladie étoient la toux, l'oppression de poitrine, la fievre lente, le crachement de matieres épaisses, purulentes & quelquefois teintes de sang, & une maigreur de tout le corps.

La toux est causée par l'âcreté des matieres épaisses & purulentes qui passent par la trachée artere; & qui l'irritent en y passant. L'oppression vient des matieres qui s'extravasent dans les bronches & les vésicules pulmonaires, & qui empêchent l'air d'y parvenir facilement.

La fievre lente est occasionnée par une partie des mêmes matieres purulentes, qui se résorbent dans les veines, & qui se mêlent avec le sang, lui causent une effervescence fébrile.

Les matieres purulentes que l'on crache, viennent de l'abscès du poumon, qui fait le siege de la maladie, siege qui entretient le crachement jusqu'à la mort, lorsqu'il ne peut pas être consolidé. Par les efforts que les Pulmoniques font en toussant, il se rompt

ſouvent des petits vaiſſeaux ſanguins dans les poumons, d'où il s'enſuit que l'on crache des matieres qui ſont quelquefois teintes de ſang ; & quelquefois auſſi il ſe rompt des gros vaiſſeaux artériels : alors il ſort par la bouche, en touſſant, un ſang rouge, vermeil, écumeux, en très-grande quantité, qui met ſouvent le malade à deux doigts de la mort, & en grand danger de ſuffocation.

Quant à la guériſon de la phthiſie, quoiqu'elle ſoit très-difficile, je l'ai cependant entrepris avec ſuccès, de la maniere ſuivante.

Prenez infuſion de rhubarbe, quatre onces, dans laquelle vous ferez fondre une once & demie de manne, & deux gros de tablettes diacarthami, pour une médecine à prendre le matin, & deux heures après un bouillon ; après quoi je preſcrivis l'opiate becchique ci-deſſus. Le malade ayant fini cet opiate, me vint remercier deux mois après de ſa guériſon.

VINGT-SEPTIEME OBSERVATION.

LE 23 Avril 1751, la fille aînée du ſieur Beaujan, Amodiateur à Ingerai, village diſtant de trois lieues de Nancy, me vint conſulter pour une affection de poitrine, dont elle étoit fort incommodée depuis pluſieurs mois. La toux ſeche, l'oppreſſion

le crachement de ſang & de matieres épaiſſes, la fievre lente continue, avec des redoublemens deux ou trois heures après le repas, la maigreur & la difficulté que la malade avoit de dormir la tête baiſſée, étoient les principaux ſymptômes de ſa maladie, ſymptômes qui ne laiſſoient aucun doute de la phthiſie pulmonaire, ou ulcere du poumon.

Chacun ſait que tous les ulceres internes ſont très difficiles à guérir, notamment ceux du poumon, pour deux raiſons. La premiere, parce que le poumon eſt compoſé d'une ſubſtance molle & ſpongieuſe; la ſeconde, parce que ſon mouvement continuel en empêche la réunion; c'eſt pour cette raiſon qu'autrefois les Pulmoniques étoient incurables; mais comme la Médecine acquiert de jour en jour un nouveau degré de perfection, l'on a trouvé depuis peu les remédes propres à guérir les Pulmoniques les plus déſeſpérés. On peut voir ici uu grand nombre d'Obſervations des perſonnes que j'ai guéries de ces maladies; j'en ai indiqué les noms, les profeſſions & les demeures, pour rendre ces obſervations moins ſuſpectes.

Je conſeillai donc à cette fille, après une légere ſaignée, de ſe mettre à l'uſage de l'opiate becchique ci-deſſus.

Je fis purger la malade au commencement & à la fin de l'uſage de cet opiate, avec deux onces & demie de manne délayée dans un bouillon, en peu de tems elle fut bien gué-

rie, & enſuite, pour adoucir l'âcreté de ſon ſang, & le rendre plus balſamique, je lui conſeillai de ſe mettre à l'uſage du lait de Vache pendant un mois, ce qu'elle fit avec beaucoup de ſuccès.

VINGT-HUITIEME OBSERVATION.

UNE jeune Dame de conſidération, dont les peres & meres étoient morts pulmoniques, commençoit à ſe reſſentir de pluſieurs ſymptômes de cette maladie, qui étoit héréditaire dans la famille. Le 9 Janvier 1755, cette Dame me fit appeller pour prévenir les ſuites de la phthiſie pulmonaire, dont elle étoit menacée; elle maigriſſoit à vue d'œil, & ſe plaignoit de courte haleine, d'opreſſion de poitrine, de douleurs entre les deux épaules & dans les côtés, de crachemens de matieres épaiſſes qui ſe précipitoient au fond de l'eau, d'une fiévre lente qui redoubloit trois ou quatre heures après le repas, dans le tems de la digeſtion & de la diſtribution des alimens, de chaleur avec ſueur aux mains & à la plante des pieds. Ces ſymptômes, combinés enſemble, ne laiſſoient aucun doute d'une phthiſie pulmonaire au premier degré; c'eſt pourquoi, afin de parvenir à une guériſon radicale, mon indication ſe porta d'abord à mettre la

malade à l'uſage de l'opiate becchique & anodine ci-deſſus; la malade fut auſſi purgée de quinzaine à autre avec deux onces de manne & dix grains de ſcammonée d'alep, délayée dans un verre de tiſanne.

Cette Dame fut très-contente de ſon opiate : ſix ſemaines après elle fut radicalement guérie de ſa phthiſie héréditaire; ce qui a paru par l'embonpoint où elle ſe trouve depuis ce tems.

COROLLAIRE.

De ces vingt huit Obſervations, on peut conclurre de l'efficacité de l'Opiate becchique de M. Marquet, puiſque preſque tous les malades dont on y fait mention, ont été rétablis par le moyen de ce reméde; il n'y en a que deux ou trois qui ont pris ſimplement du baume de leucatel. « Ces » cures ne peuvent pas être ſuſpectes, dit » l'Auteur, puiſque je nomme les perſon- » nes, j'indique leurs demeures & leurs » qualités ». J'ai trouvé, moi-même, dans les papiers de M. Marquet, une infinité d'atteſtations, que j'ai entre les mains, qui conſſtatent toutes, & unanimement, de l'efficacité de ce remede; j'ai rapporté ici tout-au-long, les obſervations de M. Marquet, telles que je les ai trouvées dans ſes mémoires, ainſi que je l'ai déja dit pluſieurs fois; j'ai cru n'y devoir rien changer, tant par reſpect

pour l'Auteur, que pour mieux convaincre le Lecteur de la bonté du remede qui y est indiqué ; j'espere par ces raisons, qu'on ne me saura pas mauvais gré si j'ai quelquefois tombé dans quelques répétitions avec l'Observateur. Quant à la théorie qui est exposée dans ces observations, je ne la donne pas non plus comme de moi ; j'ai établi les causes de cette maladie au commencement de cette dissertation.

Nous allons encore rapporter ici deux Observations du même Auteur, sur des pulmonies compliquées avec la vérole, qu'il a traitées par une méthode toute différente ; nous donnerons ensuite ses consultations sur cette maladie, & nous joindrons en outre deux de nos Observations sur deux phthisies pulmonaires que nous avons traitées par le moyen de l'opiate becchique de M. Marquet.

VINT-NEUVIEME OBSERVATION.

Pulmonie à la suite d'une Vérole de naissance.

LE 28 Décembre 1715, dit M. Marquet, je fus invité de rétablir la santé d'une jeune femme, dont le pere, mort de la vérole, avoit communiqué sa maladie à sa fille avant sa naissance ; maladie qui ne se manifesta

dans l'enfant qu'à l'âge de puberté, par l'ulcere des poumons, avec un crachement copieux de matieres purulentes, épaiſſes, ſouvent teintes de ſang, accompagnées d'une toux ſeche, de maigreur de tout le corps, d'enflures des pieds & des jambes, ſur-tout le ſoir dans le tems où la fiévre redoubloit régulierement ; elles ſe déſenfloient le matin. Etant bien perſuadé que cette maladie étoit héréditaire, & occaſionnée par un virus vérolique, je pris le parti de traiter la malade par des remedes mercuriels, & afin de diminuer l'oppreſſion, l'inflammation & la fievre, je commençai la cure par la ſaignée du bras, après quoi je fis prendre à la malade dix grains de panacée mercurielle, & vingt grains de rhubarbe en poudre, incorporé avec un peu de ſyrop de roſe. Ce bol la purgea ſuffiſamment; je continuai trois jours de ſuite à lui faire prendre dix grains de panacée, & chaque quatrieme jour j'ajoutai vingt-cinq ou trente grains de rhubarbe en poudre, afin de précipiter par le bas les matieres diſſoutes par l'effet du mercure.

Les bouillons de mou de veau, les crêmes de riz, d'orge, & l'uſage du lait, acheverent de guérir la malade; mais ſes enfans ſont tous ſtupides, hébêtés, & fort valétudinaires, de même que ſon mari qui a un teint livide & une ſanté très-chancelante.

Sic Patrum in natos abeunt cum ſemine morbi.

TRENTIEME OBSERVATION.

Pulmonie à la ſuite de la Vérole.

LE 15 du mois de mai 1719, je fus invité par un ancien Officier des troupes de France, âgé d'environ cinquante ans, d'avoir ſoin du rétabliſſement de ſa ſanté. Il me déclara qu'il avoit gagné pendant ſa jeuneſſe pluſieurs gonorrhées virulentes, des bubons vénériens, des chancres, des rhagades, des condylomes à l'anus, pour leſquels il avoit paſſé par les remedes, & qu'on lui avoit donné pluſieurs frictions qui n'avoient pas empêché qu'il ne lui fût ſurvenu une toux ſeche, avec un crachement de matieres épaiſſes, quelquefois teintes de ſang, accompagnée d'une fievre lente continue, qui redoubloit trois ou quatre heures après le repas; ce qui l'avoit maigri conſidérablement. Je compris par ce recit, que cette toux étoit une ſuite de la vérole; qu'il étoit reſté chez ce malade quelque levain acide de ſes anciennes débauches, & qu'il falloit les corriger par l'uſage de la panacée.

Pour le préparer à ce remede, calmer la toux & diminuer l'inflammation, j'ordonnai la ſaignée du bras, enſuite je lui fis prendre deux onces de manne, qui le pur-

gerent abondamment. Il reſta quelques jours à l'uſage des tiſannes & bouillons rafraîchiſſans, après quoi je lui fis prendre dix grains de panacée mercurielle, incorporée avec ſuffiſante quantité de conſerve de roſes; il en fut purgé trois ou quatre fois.

Il prit les deux jours ſuivans une doſe pareille, ce qui lui fit un effet ſi prodigieux du côté de la bouche, que tout-à-coup la langue, les levres, les gencives, & tout le viſage du malade, s'enflerent conſidérablement. Je fus obligé de le faire ſaigner trois fois, & je lui ordonnai pluſieurs lavemens laxatifs & émolliens, tels que les ſuivans.

Prenez feuilles de mauve, de pariétaire, de branche-urſine, de violettes, de chacune une demi-poignée; fleurs de camomille, de melilot, de chacune une pincée; faites bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau de riviere, & diſſolvez dans une livre de colature électuaire diaphenic, miel roſat, de chacun une once; faites un lavement qui ſera donné ſur le champ.

L'inflammation ſe ralentit alors: il ſurvint au malade une ſalivation qui dura trois ſemaines, pendant leſquelles il ne vêcut que de lait; lorſqu'elle fut paſſée, il fut purgé comme auparavant. Il continua l'uſage du lait pendant un mois, après quoi ſa toux & ſon crachement de matieres purulentes ceſſerent entierement, & il ſe trouva parfaitement guéri.

On ne peut attribuer les effets qui précéderent cette ſalivation, qu'au mercure, qui étoit, ſelon toute apparence, reſté dans le corps du malade lors des frictions, & qui avoit été mis en mouvement par les trente grains de panacée qu'il avoit pris en trois fois.

RÉFLEXIONS.

PAR ces deux Obſervations, il eſt évident que la vérole, comme un ſecond Protée, paroît ſouvent ſous différentes faces; dans ces deux cas elle avoit paru avoir tous les ſymptômes d'une vraie pulmonie, & il ne falloit pas moins que la profonde pratique de M. Marquet, pour l'en diſtinguer.

I. CONSULTATION.

Extrait d'une Lettre du 19 Décembre 1754.

LA bonne renommée, Monſieur, dans laquelle vous êtes établi, engage les malades d'avoir recours à vous pour le ſoulagement de leurs incommodités. Permettez-moi d'avoir cet honneur, & de vous faire le détail de celle qui me tourmente aujourd'hui.

Je fus attaqué d'un rhume très-violent, il y a douze à treize ans, & par les efforts que je fis en touſſant, il me ſortit

une tumeur dans l'aine droite, laquelle s'eſt formée en hernie, que je contiens, depuis ce tems par un bandage, enſuite il m'eſt ſurvenue une toux, avec difficulté de reſpirer, laquelle toux m'inquiéte, me faiſant beaucoup cracher, & depuis ſept ou huit ans la difficulté de reſpirer s'eſt augmentée, ſurtout les matins ſortant du lit; mais la nuit, lorſque j'ai trop ſoupé, cette toux me fait faire des efforts très-violens, & expectorer toutes les nuits un gobelet plein, que je ſuis obligé de tenir toujours à la tête de mon chevet; les matieres ſont extrêmement gluantes & épaiſſes, au point que je ſuis obligé d'avoir toutes les nuits la tête élevée & de touſſer jour & nuit. Je ſuis âgé de 73 ans, je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir m'apprendre ſi je puis eſpérer du ſoulagement par votre ſecours, & quel régime de vie je dois tenir dans le tems préſent, de quels mets je dois m'abſtenir pour modérer cette toux; c'eſt la grace que je vous demande en attendant l'occaſion de vous marquer ma reconnoiſſance, &c.

Signé DE MONTANT,
Ancien Colonel d'Infanterie.

RÉPONSE à l'exposé du 19 Décembre 1754.

LA toux, l'oppression de poitrine, le crachement de matieres épaisses & purulentes, la fievre & la maigreur, sont les principaux symptômes de la phthisie pulmonaire, qui caractérisent la maladie dont vous êtes tourmenté depuis si long-tems; la matiere purulente que l'on expectore en toussant, suppose un ulcere dans la propre substance du poumon; c'est cette matiere qui occasionne la toux par l'irritation qu'elle cause en passant par la trachée artere; c'est cette matiere qui cause la fievre lente, parce qu'il s'en résorbe une partie par la voie de la circulation, & occasionne au sang une effervescence extraordinaire & un mouvement fébril; c'est cette matiere qui cause la maigreur, parce que le chyle destiné à nourrir les parties du corps, s'arrête dans l'ulcere, y fermente & contracte une âcreté plus capable de racler les parties du corps, de les extenuer, que de s'y attacher pour leur servir de nourriture; ainsi, Monsieur, pour adoucir la violence de la toux, & pour procurer l'expectoration; vous êtes conseillé de faire usage de l'opiate becchique suivant. (Cet opiate est l'opiate becchique en question, il est inutile de le rapporter ici; il en prescrit

l'usage suivant la méthode ordinaire). Pour boiſſon ordinaire, Monſieur prendra de la tiſanne faite avec les feuilles de pulmonaire, de ſcabieuſe, de chacune une poignée ; regliſſe une demi-once ; pour faire bouillir pendant une demi-heure dans trois chopines d'eau de fontaine. Il ne faut point manger de fruits, ni de crudités, ni de ſalades, ni aigreurs, &c.

II. CONSULTATION.

Une abſence, Monſieur, à laquelle j'ai été forcé, eſt cauſe que je n'ai pas eu l'honneur de répondre plutôt à celle que vous m'avez écrite, &c. Pour ce qui regarde ma deſcente, je vous dirai, Monſieur, que les inteſtins & l'épiploon ne ſortent que lorſque je fais des efforts à force de touſſer, & toujours à la même place ; & ſi je n'ai la précaution de me coucher auſſitôt ſur le lit, elle s'endurcit & s'augmente à la groſſeur d'une petite pomme & me cauſe des gonflemens le long des hanches, mais cela rentre, comme je viens de dire, ſitôt que je me ſuis mis en repos ſur un lit, & ſouvent même j'en ſuis quitte tout le long du jour ; mais je crains fort que pareille choſe ne m'arrive de même dans la partie gauche, y ſentant de tems à autre des gon-

flemens & des tiraillemens ; je ſuis plus incommodé de cette toux & de cette hernie l'hiver que l'été, & de la toux pendant la nuit préférablement au jour. Ces efforts, ſouvent en touſſant, me cauſent des douleurs amères dans les bras. Voila bien du raiſonnement ; je ne ſais ſi vous le trouverez utile ; j'attends tout de vous, & je ſuis, &c.

Signé MERLAN, Colonel.

RÉPONSE à l'Expoſé précédent.

JE viens, Monſieur, de recevoir votre Lettre, par laquelle j'apprends que vous n'avez pas encore fait uſage de l'opiate que j'eus l'honneur de vous preſcrire ſur la fin du mois de Décembre dernier. Je vous exhorte donc, Monſieur, de l'employer le plutôt que vous pourrez, l'hiver avance, & la ſaiſon nous ramene de jour en jour un agréable printems, très-propre à rétablir les poitrines altérées ; profitez donc du tems, Monſieur, & ne differez pas d'avantage : il s'eſt fait un dépôt ſur votre poitrine, qui pourroit ulcerer le poumon & ſe convertir en une phthiſie incurable, faute de ſoulagement. En ce qui concerne votre hernie, pour prévenir les accidens qui pourroient en réſulter, il faut obſerver un grand régime de vie, ne point boire de vin nouveau,

ne manger aucuns fruits, crudités, ſalades, aigreurs, point de ragouts, de viandes ſalées, épicées, point de gibier, de légumes, ni rien de peſant ou indigeſte. S'il arrivoit que vous fuſſiez attaqué d'un étranglement de l'inteſtin dans l'aîne, ce qui ſe manifeſte par de grandes douleurs de colique, par la conſtipation & le vomiſſement, il faudroit ſans différer, après la ſaignée du bras & quelques lavemens, appliquer ſur la partie malade une veſcie de porc remplie de lait tiede, & ſe coucher ſur le dos; ajouter à chaque lavement un petit verre d'huile de lin. Lorſqu'il ſera néceſſaire de vous purger, & que vous manquerez d'appétit, vous le ferez avec deux onces de pulpe de caſſe récente délayée dans un gobelet d'eau de pariétaire, & lorſque vous irez à la ſelle, il faut avoir la précaution de mettre la main ſur le bandage pour l'appuyer afin de le contenir, & même ſur la partie oppoſée, pour empêcher l'inteſtin de ſortir par les anneaux des muſcles de l'abdomen; il faudra auſſi prendre la même précaution dans les fortes toux. J'ai l'honneur, &c.

III. CONSULTATION.

Extrait d'une Lettre de Toul, du 18 Août 1757.

JE ſuis tourmenté, Monſieur, depuis 18 mois, d'une toux & d'un crachement fort épais, qui n'a eu d'autres ſuites, pendant tout ce tems, que de me maigrir conſidérablement, de m'affoiblir & de m'inquiéter beaucoup; & je n'ai pu parvenir à la diſſiper, malgré tous les cordiaux & le lait de chevre que j'ai pris au mois de Mai dernier. Je ſuis revenu au Séminaire le ſix de ce mois, pour y prendre la Prêtriſe, & le douze, accablé des exercices réiterés, & fatigues du Seminaire, je me ſuis ſenti atteint d'une oppreſſion de poitrine extrêmement violente, d'une fievre qui ne s'eſt point encore réglée, & qui eſt preſque continue, qui n'eſt cependant pas bien violente; elle vient ſans froid & ſans preſque aucuns maux de tête. La premiere ſaignée que l'on m'a fait, on m'a tiré du ſang qui s'eſt changé en eau plus du tiers, le reſte étoit chargé d'une coëne couleur de cendre; l'on m'a fait prendre force tiſanne rafraichiſſante & pectorale, du ſyrop de capillaire, ce qui adoucit à la vérité, mais qui ne calme pas l'oppreſſion & le crachat: je

je crains que tout ceci n'aboutiſſe à la pulmonie, & enfin à la mort. Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien examiner toutes ces circonſtances, & de me dire naturellement ſi je puis eſpérer de guériſon. J'eſpere que vous voudrez bien m'honorer d'une réponſe ſalutaire ; je l'attends avec impatience. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

RÉPONSE à l'Expoſé.

SUIVANT la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il me paroît que la maladie dont vous êtes attaqué depuis un an & demi, eſt une phthiſie pulmonaire, dans laquelle il y a encore eſpérance de guériſon. La toux ſeche, l'oppreſſion de poitrine, la fievre lente, la maigreur, le crachement de matieres épaiſſes & purulentes, ſont les ſignes ſymptomatiques de cette maladie. 1°. La matiere âcre qui paſſe par la trachée artere, en l'irritant, produit la toux. 2°. L'oppreſſion de poitrine vient du dépôt qui étant accumulé dans les véſicules pulmonaires & dans les bronches, y produit une peſanteur avec la difficulté de reſpirer. 3°. La matiere épaiſſe & purulente eſt occaſionnée par le chyle qui circule avec le ſang, & qui contracte une acrimonie purulente, en ſe mêlant avec le

ferment qui ſe trouve dans les poumons; c'eſt pourquoi, plus l'on crache de cette matiere, plus il s'en régénere, parce que les alimens en fourniſſent continuellement de la nouvelle. 4°. La fievre lente eſt cauſée par une partie de cette matiere, qui ſe réſorbe dans les veines, & qui cauſe au ſang une efferveſcence qui augmente ſa circulation & la fréquence des pulſations des arteres; cette fievre redouble trois ou quatre heures après le repas, parce que ce ferment ſe met pour lors en plus grand mouvement, & qu'il communique au ſang une plus grande quantité de corpuſcules purulens. Quoique tous ces ſymptômes ſoient fort facheux, il y a encore lieu à la guériſon, ainſi que je viens de vous le dire, parce que la Phthiſie ou Pulmonie n'eſt parvenue qu'au ſecond degré; c'eſt pourquoi, en ſuppoſant que le malade a été ſaigné & purgé ſuffiſamment, il eſt conſeillé de quitter l'uſage des tiſannes rafraîchiſſantes, & de ſe mettre plutôt à celui de l'opiate becchique ſuivant (c'eſt le même dont il a été pluſieurs fois queſtion). On fera ſouvent prendre au malade du bouillon avec le mou & le cœur de veau, deux têtes de pavot blanc, des feuilles de pulmonaire, des fleurs de pas-d'âne, de chacune une poignée; le tout cuit dans un pot de terre & deux pintes d'eau réduites à moitié, pour, après l'expreſſion, en extraire deux ou trois bouillons à prendre le matin deux ou trois jours de ſuite; ce qu'il faudra réi-

terer pendant quinze jours. Le malade doit ſe diſpenſer de boire du vin, même aux repas; il prendra pour boiſſon ordinaire de la tiſanne faite avec les feuilles de bugle, de ſanicle, de pervenche, de ſcabieuſe, de chacune une demi-poignée; deux têtes de pavot blanc, des fleurs de coquelicot, une pincée; regliſſe, une demi-once; que l'on fera bouillir pendant une demi-heure dans un pot d'eau de fontaine: il pourra auſſi ſe mettre à l'uſage du lait de vache coupé avec une décoction de ſcabieuſe. Délibéré à Nancy, ce 19 Août 1751, pour M. Chenot de Battel, Diacre au Seminaire de Toul.

Signé MARQUET.

IV. CONSULTATION.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre obligeante & inſtructive que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & j'ai différé juſqu'à préſent à vous en remercier, pour vous donner quelques nouvelles ſûres du ſuccès du regime de vie que vous m'avez preſcrit; je l'ai obſervé très-ſcrupuleuſement pendant près de dix jours, après leſquels j'ai été obligé de le quitter, parce qu'il me reſſerroit un peu trop; le remede opéroit cependant aſſez heureuſement, car je crachois facilement ſans beaucoup touſſer & il me faiſoit

dormir. Il faut donc, Monſieur, que vous ayez la bonté, pour rendre cette conſultation parfaite, d'obvier s'il vous plaît à ces inconvéniens. Après avoir quitté ma tiſanne, je me ſuis mis au lait de vache, coupé avec l'eau de ſcabieuſe, que je prens ſoir & matin, juſqu'à ce que je ſorte du Seminaire pour retourner chez moi, où mon deſſein eſt de recommencer, ſur nouveaux frais, l'exécution dudit régime de vie; je ſerai pour lors plus tranquille & plus à même de l'obſerver que dans un Seminaire. Il eſt à propos, Monſieur, de vous obſerver que ma toux n'eſt point une toux ſeche, mais humide, attendu qu'elle n'eſt occaſionnée que par des matieres qui embarraſſent les poumons, & que dès que j'ai expectoré, je ne touſſe plus, & je reſpire facilement.

Pour ce qui eſt de mon état actuel, je touſſe & expectore toujours le matin & de tems en tems pendant le jour, quelquefois plus, quelquefois moins, ſelon qu'il fait plus ou moins froid; de plus, je dors difficilement ſur le côté gauche : car, dès que je me couche de ce côté, je ſens une fluctuation dans la poitrine qui excite auſſitôt la toux & l'expectoration, ſans cependant aucune ſenſation ni picotement; je dors ordinairement ſept heures, quelquefois plus; je fais mes quatre repas avec appetit, je me fais même violence pour me moderer ſur le manger; l'on m'a fait naître ſur ce ſujet un

ſcrupule, & l'on m'a dit que c'étoit le foie qui pechoit chez moi; je n'ai jamais d'indigeſtion; je ſuis beaucoup ſujet aux vents; je ne ſens aucune chaleur intérieurement, ni mal de côté. Je vous prie auſſi de me dire votre avis ſur ce ſujet; du reſte, je vas & viens à l'ordinaire, un peu foible de tems en tems, & ayant toujours un mouvement de fievre dans la peau. Pardon, Monſieur, de la peine que vous occaſionne ce long détail; je vous ſupplie, avec inſtance de rapprocher toutes les circonſtances ci-deſſus énoncées, & de ne me pas perdre de vue.

Signé CHENOT DE BATTEL, *Diacre.*

RÉPONSE à l'Expoſé.

POUR répondre par article à la derniere lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 Septembre 1751, je vous dirai premierement que le foie n'a aucune part à votre indiſpoſition; c'eſt une maladie idiopatique dépendant uniquement du lobe droit du poumon, qui eſt la partie affectée; vous dormez difficilement ſur le côté gauche, parce que le lobe droit, où eſt le mal, peſant ſur la partie ſaine, empêche l'air, par ſa compreſſion, de pénétrer dans les bronches & dans les véſicules pulmonaires; la fluc-

tuation vient auſſi de la partie malade ; qui ſe fait ſentir lorſqu'elle tombe ſur le mediaſtin , membrane qui ſépare les deux lobes du poumon , afin que cette maladie ne puiſſe que difficilement ſe communiquer d'un lobe à l'autre par la proximité. Ceux qui ſont attaqués de phthiſie pulmonaire , ont toujours bon appetit, parce que leur eſtomac ſe trouve bien conditionné , & qu'il faut des alimens reſtaurans , pour remplacer la perte de ſubſtance qu'ils font journellement ; les vents ſont cauſés par la toux, lorſque la reſpiration eſt laborieuſe , une partie des vents, qui doivent entrer dans les poumons, s'introduit dans l'eſtomac par l'éſophage. La fievre lente eſt un ſymptôme inſéparable de la phthiſie. Quant au régime de vie , vous devez , Monſieur, l'obſerver le plus exactement qu'il vous ſera poſſible ; ſi vous êtes reſſerré, il vous ſera plus expédient de prendre de tems en tems quelques lavemens avec les feuilles de mauve & de violette, de fumeterre , de mercurielle, de chacune une demi-poignée , & deux cueillerées de miel clair,que de vous purger avec la manne : je ſais fort bien que la toux n'eſt occaſionnée que par les matieres purulentes qui ſortent du poumon en irritantla trachée artere , & qu'après avoir expectoré, l'on reſpire plus facilement, parce que le poumon eſt débarraſſé des matieres qui occupoient ſes véſicules ; l'on ne doit pas être ſurpris ſi après l'expectoration , la

respiration devient plus facile & moins laborieuse ; la guérison de cette maladie ne consiste qu'à dessecher l'ulcere & en tarir la source ; c'est ce que remplira très-bien l'opiate pectoral & becchique que je vous ai prescrit ; c'est le plus essentiel de tous vos remedes, cependant vous n'en faites aucune mention dans votre lettre ; vous êtes conseillé, Monsieur, d'être fort exact sur cet article, & de le réiterer jusqu'à parfaite guérison. Je suis, &c.

V. CONSULTATION.

Extrait d'une Lettre de Grandvellard, en Haute-Alsace.

JE suis un jeune Ecclésiastique dans ma trentieme année ; il y a deux mois que je tombai malade d'une fievre lente & presque continue, qui me mit fort bas ; cette fievre m'a pris par une indigestion, & je compte aussi y avoir donné occasion par une application excessive qui m'avoit beaucoup échauffé. Je n'avois jamais essuyé d'opération ; l'on m'ouvrit la veine, & l'on me purgea, pour la premiere fois, par un vomitif qui fit effet une vingtaine de fois par le haut ; je guéris & j'eus une rechute qui me tint long-tems ; je pris le quinquina en

opiate aſſez longuement ; je n'eus, pendant mon mal, ni toux ni oppreſſion de poitrine, mais en ma convaleſcence, je commençai à reſſentir des duretés & des picottemens à la poitrine ; je conſultai mon Médecin qui m'a dit que ce n'étoit rien ; j'avois en effet repris appetit, mangeant beaucoup, peut-être trop, & moi, qui avoit été maigre toute ma vie, j'acquis un très-bon embonpoint, & au lieu de pâle que j'étois, je repris des couleurs un peu vives, qui me ſont reſtées, quoique mon embonpoint ſoit tombé depuis un an ; dès ce tems de fievre, j'ai toujours ſentis la poitrine foible & la voix un peu enrouée ; cela a continué à-peu-près dans le même état pendant ſix mois, & après je me ſuis ſentis de tems en tems, ſur-tout en hiver, des douleurs de tête, des étourdiſſemens, des maux d'yeux, des douleurs entre les deux épaules, ma langue un peu embarraſſée ; ce qui m'obligea de me faire ouvrir la veine & de me purger deux ou trois fois ; d'abord que je marche, je ſue facilement & je reſſens, mais aſſez rarement, des chaleurs intérieures, qui ne vont cependant pas juſqu'à la ſueur ; je reſſentis auſſi d'abord après ma fievre, des battemens de cœur, qui ſe paſſerent pendant le Carême, & qui m'ont repris depuis quelques jours, pas cependant ſi violemment ; je ſens auſſi mes humeurs comme battre dans mon intérieur, & depuis

environ ſix mois, j'ai craché trois ou quatre fois le ſang, ce qui ne m'étoit jamais arrivé de ma vie, mais en petite quantité & mêlé de phlegmes, & il n'étoit pas écumeux; je le crachois ſans peine & comme de la ſalive, voici deux jours que cela m'arrive le matin & pendant la nuit; j'avois des maux de tête, & en me mouchant, il ſortoit un peu de ſang du nez; & il eſt à noter que depuis ces deux ans, je ne me mouche preſque pas ni n'éternue preſque jamais, & reſſens quelquefois des douleurs au-deſſus du nez, comme ſi les conduits étoient bouchés; quand j'ai chaud & que je bois quelque choſe de froid, je crache après enſanglanté, & quelquefois, quand je bois chaud, il m'eſt arrivé trois ou quatre fois de cracher dans l'eau, & cela va alors au fond, autrefois cela n'y alloit pas; j'ai été pendant ſix jours ſans beaucoup dormir, le reſte du tems j'ai de ces ſommeils embarraſſés; je ne touſſe au reſte ni crache beaucoup, ſi ce n'eſt un peu le matin; j'ai toujours eu la reſpiration aſſez libre, ſi ce n'eſt depuis trois mois que je l'ai quelquefois un peu gênée; j'ai bon appetit, mais après avoir mangé, je me ſens la poitrine embarraſſée, & cela ſe décharge par les renvois, & comme ſi le manger ſe détachoit & tomboit de ma poitrine, ce qui me ſoulage; je vais ordinairement à la ſelle tous les jours, au moins tous les deux jours; mais preſque

toujours resserré ; le sang qu'on m'a tiré étoit assez beau, un peu brûlé & épais ; mon Médecin traitoit tout cela de vents.

Monsieur, auriez-vous la bonté de me marquer votre sentiment, &c.

RÉPONSE à l'Exposé.

L'EPAISSISSEMENT du sang est, Monsieur, la cause prochaine de tous les accidens symptomatiques dont vous vous plaignez, & la trop grande contention des esprits en est la cause éloignée ; les vertiges, la douleur de tête, les inflammations des yeux, les douleurs que vous ressentez de tems-en-tems entre les deux épaules, avec palpitations de cœur, constipations & sécheresses du nez, sont causés par les vaisseaux variqueux & par la tension qui survient en conséquence de l'épaississement des humeurs ; si l'on joint à tous ces symptômes une poitrine embarrassée, les difficultés de respirer, avec la matiere des crachats qui se précipite quelquefois au fond de l'eau, nous y remarquons les principaux symptômes d'une grande disposition à la phthisie pulmonaire ; c'est pourquoi, pour en arrêter les progrès, & pour prévenir les suites facheuses que ces sortes de maladies entraînent après elles, Monsieur le malade est conseillé, après une saignée de deux palettes de sang faite

au bras, de ſe mettre à l'uſage de l'opiate ſuivant.

Prenez baume de leucatel, une demi-once; cloportes en poudre, trois gros; poudre diatraganth froid, deux gros; anti-hétique de poterius un gros, avec le ſyrop de marrube blanc; faites un opiate, dont la doſe eſt un gros à prendre tous les matins.

Le malade en continuera l'uſage pendant un mois: on lui donnera, après chaque priſe, un gobelet de décoction de feuilles de ſcabieuſe, de pervenche, de lierre terreſtre ſechées à l'ombre, des racines de pétaſite & d'énula campana, de chacune égale partie, coupées menues & mêlées enſemble: la doſe de ces ingrédiens eſt d'une pincée par chaque verre d'eau; l'on ajoutera à cette décoction un peu de ſucre ou de ſyrop de capillaire; le malade boira peu de vin, auquel il ajoutera beaucoup d'eau; il prendra des bouillons faits avec le mou de veau, la laitue, la chicorée & le cerfeuil; l'uſage du lait, dans la ſaiſon, ſera auſſi convenable.

Réflexions ſur ces Conſultations.

On peut remarquer dans ces Conſultations que la théorie & la pratique de M. Marquet, ſont toujours conſtantes & les mêmes, tant il étoit perſuadé de la bonté de cette méthode, ce Praticien ne cherchant

pas à éblouir par la variété des remedes ; pourvû qu'il puiſſe guérir ſes malades, auſſi étoit-il très-heureux dans ſa pratique médicinale.

OBSERVATIONS DE L'AUTEUR.

JE me ſuis ſervi, ainſi que je l'ai dit plus haut, des mêmes remedes avec un auſſi bon ſuccès que ce Médecin, dont je me ferai toujours honneur de ſuivre les traces, quant à la pratique médicinale : car pour ſa théorie, j'avouerai ici, comme le Lecteur le peut voir par ſes Obſervations & ſes Conſultations, qu'elle n'eſt pas tout-à-fait conforme aux nouvelles découvertes anatomiques.

PREMIERE OBSERVATION.

PENDANT le courant de l'année 1766, je fus invité d'avoir ſoin du rétabliſſement de la nommée .... demeurante à Nancy, grande rue ville-vieille; elle étoit âgée d'environ vingt-cinq ou vingt-ſix ans ; elle ſouffroit des douleurs conſidérables entre les deux épaules ; elle touſſoit beaucoup & crachoit des matieres purulentes & teintes de ſang ; ſon teint étoit pâle & fouetté de rouge ;

elle étoit d'un tempérament fort vif, & tourmentée d'une fievre lente; tous ces ſymptômes dénotoient une phthiſie pulmonaire, du moins au premier degré. Pour procéder à la cure de ſa maladie, je commençai par la faire ſaigner du bras, enſuite je la purgeai avec deux onces de manne délayée dans un bouillon de mou de veau, auquel j'ajoutai une once de ſyrop de violettes; le lendemain de la purgation, je la mis à l'uſage, matin & ſoir, de l'opiate becchique de Marquet, décrit ci-deſſus, à la doſe d'un gros, & par-deſſus, un gobelet de tiſanne pectorale; elle en prit pendant environ un mois, enſuite je fis réiterer la purgation; après quoi je lui conſeillai l'uſage du lait. Cette malade a été guérie radicalement, & depuis ce tems, a déja eu deux enfans ſans s'être reſſentie de cette maladie.

SECONDE OBSERVATION.

UNE jeune Dame de Nancy, auſſi âgée d'environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans, eut, quelque tems après une couche aſſez heureuſe, une ſuppreſſion preſque totale des évacuations propres à ſon ſexe: le ſang, par révulſion, s'étoit porté à ſa poitrine; elle avoit en conſéquence beaucoup de peine à

refpirer ; elle reffentoit de grandes douleurs entre les épaules, accompagnées d'une petite fievre lente ; elle touffoit continuellement & crachoit des matieres purulentes. On appella le Médecin de la maifon, il lui prefcrivit une faignée du bras ; cette faignée, loin de la foulager, augmenta fon oppreffion : pour lors, par des principes évidens, une faignée du pied lui auroit mieux convenue. Voyant fon état, elle me fit appeller, & après avoir examiné attentivement tous les fymptômes de la maladie, je remarquai que le Médecin avoit deux indications à remplir, l'une de rappeller l'évacuation ordinaire ; & l'autre, de porter un prompt fecours à une phthifie qui commençoit à fe déclarer avec les fymptômes les plus apparens ; je commençai à ordonner à la malade une faignée du pied, mais voyant fa réfiftance, je fus obligé de me départir de ce moyen ; je la purgeai doucement avec de la manne délayée dans du bouillon de veau, enfuite, pour remplir tout-à-la-fois les deux indications, je lui prefcrivis l'ufage de l'opiate fuivant.

Prenez beaume de leucatel, une once : blanc de baleine, une demi-once : mâchoire de brochet, fang de bouquetin, anti-hétique de poterius, antimoine diaphorétique, poudre diatraganth froid, æthiops minéral, æthiops martial, extrait de petite centaurée & d'abfynthe, yeux d'écreviffe, de cha-

un un gros : ſaffran oriental, un ſcrupule : mêlez, faites un opiate avec une ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines apéritives, dont la doſe eſt d'un gros à prendre matin & ſoir, & par deſſus, une infuſion théiforme de plantes vulnéraires : la malade en prit pendant environ un mois ou ſix ſemaines : les évacuations périodiques ſe rétablirent, l'oppreſſion diminua, la toux ceſſa, & le calme ſuccéda à l'orage : elle ſe trouva même encore beaucoup ſoulagée des fleurs blanches auxquelles elle étoit fort ſujette : je la purgeai enſuite avec une médecine ordinaire, & je la mis à l'uſage du lait coupé avec une décoction de ſquine.

Je pourrois encore ici rapporter d'autres Obſervations intéreſſantes ſur ce ſujet : je dirai ſeulement, & c'eſt par où je finis, qu'une pauvre fille de Nancy, âgée d'environ quarante ans, phthiſique & hétique déclarée, abandonnée de tous les Médecins, vint me conſulter ſur ſon état : je lui preſcrivis l'opiate becchique de Marquet, elle s'en eſt très-bien trouvée, & ſi elle n'eſt pas actuellement entierement guérie de cette maladie, du moins les ſymptômes en ſont plus ſupportables : il y a près de 9 ou 10 ans qu'elle commenca de ſe reſſentir de la phthiſie.

NOUS avons encore quelques remedes qu'on donne comme ſpécifiques dans la phthiſie pulmonaire, telle que la conſerve de roſes, on prétend qu'un long uſage de ce remede guérit la pulmonie : on donne auſſi pour un remede très-efficace dans cette maladie, un électuaire fait avec les racines fraîches de chardon à bonnetier, qu'on pile bien & qu'on réduit en une eſpece de pâte liquide, dont le malade prendra un gros matin & ſoir. Quant aux autres remedes uſités pour cette maladie, conſultez nos *Médecines rurales, bourgeoiſes & royales* : notre *Manuel médical & uſuel des plantes* : & nos *Secrets développés de la nature & de l'art*. La plupart de ces Ouvrages ſont actuellement ſous preſſe, n'y ayant encore d'imprimé que notre *Médecine rurale*, qui ſe vend chez Lacombe, rue Chriſtine.

On prétend que le concombre eſt encore un fort bon remede pour la pulmonie : Meſſieurs Muzel & Bonneken s'en ſont ſervis avec ſuccès dans ce cas. Nous allons rapporter ici deux de leurs obſervations, comme très-intéreſſantes.

OBSERVATION

OBSERVATION DE M. MUZEL.

UN Gentil-homme de 21 ans, dit M. Muzel, fut tout-à-coup attaqué d'une hémophthiſie, ſans avoir auparavant reſſenti la moindre incommodité : il crachoit le ſang en quantité, avec une toux violente, le pouls étoit plein, dur & fréquent, il avoit la poitrine comprimée, & toutes les marques d'une diſpoſition à la phthiſie; & quoiqu'on l'eut déja ſaigné, l'oppreſſion étoit encore ſi grande, qu'elle lui ôtoit preſque entierement la reſpiration. M. Muzel ordonna une ſeconde ſaignée copieuſe, avec des potions tempérantes; mais tout cela ne calma point les ſymptômes; il fallut recourir aux ſaignées, & dompter la trop grande fermentation du ſang par l'uſage des anodins, de façon que le malade ne pouvoit gueres ſe paſſer trois jours d'une ſaignée, dont le nombre monta juſqu'à trente-trois dans l'eſpace de trois mois; l'expectoration fut ſoutenue par des tiſannes pectorales; mais comme elle étoit de mauvaiſe qualité, & qu'une fievre lente étoit ſurvenue, il ne fut pas difficile de reconnoître une phthiſie pulmonaire bien formée. Le malade commença à ſe dégouter des remédes, ce qui embarraſſa beaucoup le Médecin; il trouva pourtant

une ressource dans les concombres, dont le suc aqueux & rafraîchissant, promettoit beaucoup, soit en corrigeant la putréfaction de la matiere purulente repompée dans le sang, soit en diminuant la chaleur fiévreuse; au moyen de quoi, l'ulcere pourroit se cicatriser sans même employer les remedes balsamiques, puisqu'un sang de bonne qualité est le meilleur baume pour ces sortes d'ulceres : il en proposa donc l'usage; il lui permit d'en manger tant qu'il voudroit, après néanmoins qu'ils auroient été pelés : en effet, à peine en eut-il mangé pendant quatre jours, qu'on s'apperçut d'un changement considérable : après un long usage, il pouvoit respirer, appeller, crier, &c. sans aucune incommodité, & n'avoit plus besoin de se faire saigner que cinq ou six fois par an.

OBSERVATION DE M. BŒNNECKEN.

UN Soldat âgé de 30 ans, d'un tempéramment bilieux, fut attaqué d'une exulcération des poumons; ses crachats étoient abondans, & il rejettoit par jour une pinte d'une matiere mauvaise. Il étoit sur le bord de sa fosse, lorsque M. Bœnnecken lui proposa le jus de concombres : le malade fut enchanté de cette proposition, il mangea

tous les jours des concombres pelés, ſans aucune préparation : la chaleur fébrile tomba un peu au bout de quelques jours; la toux & les crachats purulens diminuerent, & il eſt conſtant que la continuation de ce fruit aqueux l'auroit bientôt entierement guéri, s'il ne s'en fut dégouté; il fallut donc ſuppléer à cet excellent remede, par un opiate compoſé de miel, de la poudre de lierre terreſtre, & d'ortie morte : ce qui acheva ſa guériſon en peu de ſemaines. Les citrouilles & potirons peuvent devenir, par la même raiſon que les concombres, un excellent aliment pour les Pulmoniques.

Une Demoiſelle de diſtinction, de Nancy, aſſure s'être guérie de la pulmonie dont elle avoit été attaquée, en avalant tous les jours, le matin à jeun, un œuf frais ſortant de la poule, ſans être cuit, & en ſuivant cependant un régime convenable en pareil cas.

NOUVELLE MÉTHODE

DE GUÉRIR LA PHTHISIE.

MALGRÉ les Obſervations curieuſes & intéreſſantes que nous venons de rapporter ſur la guériſon de la pulmonie, par le moyen de l'opiate becchique de M. Marquet, cependant le peu de ſuccès que nous en avons expérimenté en certains ſujets dont la maladie plus opiniâtre réſiſtoit même à ce remède, nous a fait recourir à un moyen encore plus efficace, comme on peut le voir dans nos *Lettres périodiques ſur les végétaux*, qui ſe vendent chez *Durand*. Ce moyen conſiſte dans une fumigation humide & végétale. Nous allons détailler ici comment ſe pratique cette fumigation, & c'eſt par où nous finirons ce Traité. Quant aux guériſons qui ont été faites par cette méthode, on peut conſulter nos Lettres 3 & 9, elles ſerviront en quelque façon de guides aux malades qui ſeront obligés d'y avoir recours.

On a une machine de fer-blanc; elle eſt conſtruite en forme de cône. *Voyez* la *Pl. I.* Son diametre inférieur eſt de ſix pouces, & ſa longueur d'un pied; ſon ouverture a deux pouces de diametre, & elle eſt munie d'une embouchure ſémi-lunaire, en forme de

porte-voix. Au haut de cette machine eſt emboîté artiſtement un tube d'ivoire de la longueur de ſix pouces, dont l'ouverture inférieure eſt préciſément la largeur du haut du cône, & l'ouverture ſupérieure a un pouce; cet ajoutoir a un couvercle, auſſi d'ivoire; la machine eſt accompagnée de deux anſes courbes, pour pouvoir la tenir aiſément à la main.

Voici actuellement l'uſage de la machine. On met dans une caffetiere bien couverte, environ une pinte d'eau; on y fait bouillir de la racine de pétaſite, d'énula campana, de regliſſe, de guimauve & du lichen de chêne, de chacun un gros. Pendant le tems de l'ébullition, on met dans la machine des feuilles de pulmonaire, de ſcabieuſe, de véronique, d'aigremoine, de bouillon-blanc, de guimauve, de mauve, de pervenche, de lierre terreſtre & d'éryſimum, de chacun un quart de poignée; des fleurs de primeverre, de marguerite, de pas-d'âne, de bouillon-blanc, de mauve, de pied-de-chat, de marrube blanc & de matricaire, de chacune une pincée; on jette enſuite par-deſſus les herbes & fleurs, la décoction bouillante des racines, enſemble avec les racines: après quoi on ajoute un demi-ſcrupule de baume de la Meque, & autant d'eſſence dethérébentine.

On fait appliquer les lèvres du malade à l'embouchure de l'ajoutoir d'ivoire, pour

respirer la fumée de cette décoction, ayant soin de lui faire boucher, pendant cet intervalle de tems, le nez, afin qu'il ne puisse respirer que l'air impregné des particules balsamiques, mucilagineuses & adoucissantes de la décoction & infusion de la machine.

Quand la chaleur de cette décoction commence à se passer, & par conséquent la fumée se diminuer, on ôte l'ajoutoir, & le malade respire par la large embouchure; cette opération doit durer au-moins chaque fois une demi-heure, & il la faut réitérer toutes les trois ou quatre heures: on fait prendre en même-tems au malade l'opiate becchique de M. Marquet, & on lui ordonne, pendant le jour, de bons bouillons de veau & des alimens nourrissans, sans être cependant trop échauffans.

De tous les remédes qu'on a prescrit jusqu'à présent, la fumigation est le plus assuré; ce remede agit immédiatement sur la partie affectée; la fumée chargée de particules balsamiques, & mêlée avec l'air que respire le malade, est un baume propre à cicatriser les ulceres des poumons, & à consolider & déterger les plaies.

En feuilletant les *Journaux économiques*, j'ai découvert depuis peu une machine à-peu-près pareille à la mienne, qu'un Professeur de Mathématique a fait construire en Hollande, pour guérir la toux.

OBSERVATION DE M. MUZEL.

JE fus appellé, dit M. Muzel, auprès d'un malade qui étoit attaqué d'une vomique à la suite d'une péripneumonie vraie. Je fus au fait de cette maladie, au moment même que je vis mon malade, tant les symptômes en étoient caractéristiques. L'indication qu'il y avoit donc à remplir, étoit de faire percer cette vomique, & de déterminer le cours de la matiere purulente vers la partie supérieure, c'est-à-dire, vers le canal qui conduit à la bouche. Pour faire percer cette vomique ou vessie, il falloit des expectorans, des émolliens & des relâchans : aussi ai-je prescrit à mon malade des décoctions pectorales & émollientes; je les lui faisois prendre aussi chaudes qu'il le pouvoit : cette chaleur n'étoit pas pour lors moins efficace, pour amollir les parois de la vomique, que les vertus mêmes des médicamens : J'obtins de ces remédes l'effet que j'en attendois, la vomique perça, & au moyen de l'oximel scillitique que je fis prendre à mon malade, il rendit par la bouche la matiere purulente qui y étoit contenue, & même en grande quantité ; l'odeur de cette matiere étoit si fétide, qu'à peine le malade & moi pouvions-nous la supporter ; mais mon malade

ne fut pas guéri pour cela : il ne pouvoit prendre aucune nourriture, il se plaignoit à tout moment d'une puanteur à la bouche : il avoit une fievre lente qui ne le quittoit point, & à tout moment il ressentoit des sueurs colliquatives, il étoit comme réduit à la derniere extrémité. Dans ces circonstances embarrassantes, j'eus recours à un expédient, dont par la suite j'eus tout lieu d'être content : je lui fis respirer, par le moyen d'une espece d'éolipide, la fumée d'une décoction pectorale, à laquelle j'avois fait ajouter de la thérébentine ; je lui feisois faire cette opération quatre fois par jour, au moins une demi-heure chaque fois ; dès le second jour qu'il respira cet air vaporeux & pectoral, la putridité de sa bouche se dissipa, le pus qu'il crachoit changea de couleur & devint louable, son appétit ne fut pas long-tems à se rétablir : enfin, au bout de six semaines, sa toux cessa, & il fut parfaitement guéri.

OBSERVATION DE M. BŒNNECKEN.

UN particulier, âgé d'environ vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament sanguin & bilieux, d'une constitution assez délicate, enclin à la colère, débauché & grand buveur, faisant souvent de violens exercices,

tomba malade en 1757, d'une grande fluxion de poitrine : ſa fiévre étoit forte, les douleurs, dans ſon côté droit étoient vives, ſa reſpiration difficile & accompagnée d'une toux ſeche (il étoit déja attaqué depuis deux ans de ces deux derniers ſymptômes). J'employai, dit M. Bœnnecken, pour la cure de cette maladie, les remedes convenables; mais elle ne diſparut que pour laiſſer le champ à une autre, qui pour être très-longue, n'en étoit pas moins dangereuſe. Il commença dès-lors à cracher en quantité une matiere épaiſſe & purulente, d'un jaune verdâtre, très-fœtide, & qui, en peu de tems ne contribua pas peu à l'affoiblir. Son pouls devint petit & fréquent; l'appétit, le ſommeil, ſe perdirent; la chaleur augmenta, les ſueurs nocturnes ſe mirent de la partie : en un mot, tous les ſignes d'une fievre hétique, occaſionnée par une exulcération des poumons, ſe manifeſterent : le malade étoit dans un état déſeſpéré, rien n'étoit capable d'adoucir ſa toux, ni de diminuer ſes crachats : il riſquoit à chaque inſtant d'être ſuffoqué. M. Bœnnecken voyant ſon malade dans cet état, eut recours à la méthode de M. Muzel; il lui fit reſpirer, par le moyen d'une machine faite exprès, de quatre heures en quatre heures, un air impregné des particules balſamiques & adouciſſantes qui s'en exhaloient. Il obſerva un régime convenable, par un uſage réitéré de cette fu-

migation, la toux du malade cessa, ses crachats purulens diminuerent, la fievre le quitta, & il recouvra une santé parfaite.

TROISIEME OBSERVATION.

APRÈS avoir rapporté les Observations de Messieurs Muzel & Bœnnecken, je passe à celle que j'ai faite moi-même sur cette maladie.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, ayant le visage d'un rouge fouetté, vint me consulter. Il crachoit souvent du sang, & continuellement du pus; il toussoit beaucoup, ne reposoit presque jamais, avoit une grande difficulté de respirer, étoit rongé par une fievre lente qui ne lui discontinuoit point, & accablé de lassitudes & de grandes douleurs dans la région des poumons, c'est-à-dire dans le dos & entre les épaules; cette maladie avoit commencé per un rhume négligé: on lui avoit fait prendre tous les remedes indiqués dans pareil cas, sans aucun changement dans son état; je lui en indiquai encore sans être plus heureux: j'en vins pour lors à la fumigation humide & végétale, telle que je l'ai annoncée plus haut, & je lui fis prendre en même tems l'opiate antiphthisique de M. Marquet: ces remedes pro-

duiſirent dans le malade des effets merveilleux, en peu de tems la toux diminua, les crachemens purulens ceſſerent, la fievre le quitta, & il recouvra la ſanté parfaite.

Comme l'article du Journal concernant cette découverte, eſt très-intéreſſant, & qu'il confirme ce que j'ai déja dit dans mes Lettres troiſieme & neuvieme ſur la fumigation végétale, j'ai penſé que la lecture en feroit plaiſir à la ſuite d'un Traité ſur la pulmonie : c'eſt pourquoi je l'ai tranſcris ici mot à mot.

EXTRAIT DU JOURNAL ŒCONOMIQUE.

Du mois de Janvier 1754.

JE vous envoie, Monſieur, le deſſin d'une machine propre pour guérir les toux & autres maladies des poumons. On prétend qu'un Maître de Mathématique & de Philoſophie de cette ville (c'étoit une ville de Hollande), en eſt l'inventeur. Elle eſt faite d'étain, & tient environ une quarte d'eau, *A* en eſt le corps (*Voyez Pl. II.*), *B*, la poignée ; *C*, un tuyau ouvert par les deux bouts, auprès du fond ; *D*, le couvercle ; *E E*, deux anneaux pour l'ôter plus aiſément, & *F*, un tuyau ouvert par

les deux bouts. Lorſque vous voulez vous en ſervir, mettez-y du romarin, ou de quelque herbe pectorale, & verſez de l'eau bouillante par-deſſus, juſqu'à ce que la machine ſoit à moitié pleine; enſuite bouchez les deux tuyaux avec du liege, & quand l'infuſion a reſté aſſez long-tems pour n'être plus qu'au degré de la chaleur du ſang, mettez votre bouche au ſommet du tuyau *F*, tirez votre reſpiration, & ſans ôter la bouche de deſſus le tuyau, reſpirez par le nez: continuez cette opération pendant cinq, dix, ou quinze minutes; les particules les plus volatiles des drogues que l'on y mettra, ſeront attirées dans les poumons: car les Anatomiſtes & les Médecins conviennent qu'il n'y a que la partie volatile qui ſoit capable de ſe mêler avec l'air, & qui puiſſe être reçue dans les poumons ſans cauſer de la douleur; mais quoique j'aie cité le romarin, c'eſt au Médecin à déterminer les drogues dont il juge à propos qu'on ſe ſerve.

On peut tirer pluſieurs avantages de cette machine: ceux qui ont le malheur d'avoir l'haleine forte, peuvent, en ſe ſervant comme nous le diſons, de quelques herbes aromatiques, la rendre douce pendant un tems conſidérable. Cette méthode peut auſſi être bonne contre l'infection, en s'en ſervant tous les matins au lieu de fumer & de macher du tabac, que bien des gens n'aiment pas, ſurtout ſi la contagion ſe gagne par le moyen

des animalcules, comme c'eſt l'opinion généralement reçue : car en tirant ſa reſpiration à travers l'eau chaude ainſi impregnée, les animalcules peuvent être détruits avant que d'arriver aux poumons ; & comme on conſeille ſouvent l'uſage de la rhue, de l'abſynthe & autres herbes ameres, comme un remede contre l'infection, je les croirois bien plus ſouveraines, ſi on s'en ſervoit avec cette machine, que de toute autre maniere : probablement il ſeroit utile auſſi aux Mineurs & autres ouvriers, que leur métier expoſe ſouvent à reſpirer le mauvais air, d'avoir avec eux, dans la mine, une de ces machines, qui étant d'abord à moitié remplie de vinaigre chaud, pourroit ſervir à perfectionner la machine de M. Halles, qui a enrichi le public de tant d'inventions utiles : car alors on ſe la procurera plus commodément, avec moins de dépenſe, & on la rendroit plus portative.

Des perſonnes qui ont eſſayé cette machine, m'ont aſſuré que dans le cas d'une toux qui incommode pendant la nuit, on peu compter, en s'en ſervant le ſoir, de ſe ſentir fort ſoulagé, du moins pour cette nuit ; & que dans le commencement d'un rhume, lorſque la ſalive & les phlegmes ſont encore clairs, en ſe ſervant de cette machine, le plus chaud qu'on peut la ſouffrir, elle rend auſſitôt la ſalive épaiſſe, au point de pouvoir être facilement expectorée : il

faut avoir ſoin que le couvercle ſoit le plus juſte que l'on pourra. Si on s'en ſervoit quand l'eau eſt trop chaude, elle pourroit cauſer quelques douleurs dans l'eſtomac : on ne doit pas ſe ſervir plus de deux ou trois fois des mêmes herbes & de la même eau, parce que alors on en a attiré les particules les plus volatiles. Il faut ſur-tout que cette liqueur ſoit chaude quand on s'en ſert : pour cet effet, il faut boucher les deux tuyaux, & la mettre ſur le feu. Les curieux pourront y trouver pluſieurs autres avantages ; mais j'apprends que cette machine a été approuvée par pluſieurs Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de notre voiſinage.

M. Lewenhoeck avoit imaginé un moyen de faire paſſer dans les poumons, les particules balſamiques du baume. Voici qu'elles étoient ſes raiſons.

1°. Il eſt impoſſible de trouver aucun véhicule qui faſſe paſſer réellement les baumes dans les poumons, après qu'ils ont été reçus dans l'eſtomac.

2°. Il n'y a point d'onguent appliqué extérieurement ſur la poitrine & ſur l'eſtomac, qui puiſſe atteindre aux poumons : l'odeur d'onguent qui ſe fait ſentir après cette opération, quand le malade reſpire, ne vient point des canaux des poumons, mais de la poitrine le long du col : rien de ce qui eſt dans l'eſtomac ou dans les entrailles, ne peut être porté aux poumons, ſans avoir paſſé

d'abord par le cœur ; à plus forte raiſon les onguens appliqués extérieurement.

3°. M. Lewenhoeck a mis dans un morceau de toile fine, une petite quantité de cinnamome fort & bien broyé, & l'ayant lié, il le mit dans un tuyau de verre, puis appuyant ſa bouche à l'extrêmité du tube, & tirant ſa reſpiration, il s'apperçut que les particules inviſibles du cinamome deſcendoient dans ſes poumons : ce qui prouve ſuffiſamment que la méthode propoſée peut tranſmettre efficacement à la partie affectée les corpuſcules balſamiques & médicinaux. Il ajoute qu'il n'y a point de parties du corps humain qui ſoit expoſée à tant de maladies que les poumons, puiſqu'il ne faut pour cela que paſſer dans un air froid, ce qui engendre les phlegmes, irrite les poumons, & excite la toux : le froid coagule aiſément les globules du ſang qui ſe trouvent dans les vaiſſeaux délicats des poumons. C'eſt un fait prouvé par bien des expériences anatomiques, particulierement ſur les moutons, d'après les découvertes qu'il a faites dans une ſuite de ſes expériences, il a conclu que toutes les maladies des poumons auxquelles les moutons ſont ſujets, ſont occaſionné parce qu'ils reſpirent un air froid, & il a été confirmée dans ces idées par les réponſes que les Bouchers ont faites aux queſtions qu'il leur propoſoit, dans le deſſein d'aider & d'éclaircir ſa théorie, en la com-

parant avec leurs obſervations & leurs ex- périences.

Voici donc ce que M. Lewenhoeck avoit imaginé, & la deſcription qu'il en donna : Prenez, dit-il, une piece d'argent, de la grandeur d'un ſchelling, faites-y un petit trou, & le rempliſſez d'un baume propre pour les poumons d'un homme attaqué d'une difficulté de reſpirer : le meilleur eſt le baume du Perou : que le malade la mette ſur ſa langue, & que bouchant ſes narines, il attire l'air dans ſes poumons par la bouche, l'eſprit, ou les parties ſubtiles du baume, s'exhaleront & deſcendront dans ſes poumons.

La machine dont nous avons parlé eſt capable, comme on le peut voir, de produire le même effet, puiſqu'elle eſt fondée ſur les mêmes principes ; mais on ſe flatte qu'au premier coup d'œil, chacun ſentira l'avantage infini qu'elle a ſur l'invention de M. Lewenhoeck ; auſſi ne fait-on aucun doute que tous ceux qui en feront uſage, ne s'en trouvent bien, & ne rencontrent ſur le champ beaucoup de ſoulagement à leurs maux.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Traité de la Phthiſie pulmonaire, par M* BUCHOZ, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 16 Février 1769. MISSA

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur BUCHOZ, Médecin, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public : un *Traité de la Phthiſie Pulmonaire* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie ; & nottamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde-des-Sceaux de

France, le Sieur DE MAUPEOU : qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préfentes : Du contenu defquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayants caufes, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie des Préfentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi foit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eft notre plaifir. Donné à Paris, le quinziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil fept cent foixante-neuf, & de notre regne le cinquante-quatriéme. Par le Roi en fon Confeil.

LE BEGUE.

J'ai cedé à M. Humblot la Permiffion que j'ai obtenue, concernant le Traité de la Phthifie Pulmonaire, *fuivant les conventions convenues entre nous. A Paris ce 20 Mars 1769.*

BUCHOT.

Regiftré la préfente Permiffion, & enfemble la ceffion, fur le Regiftre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 481. Fol. 630 conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 22 Mars 1769.

BRIASSON, Syndic.